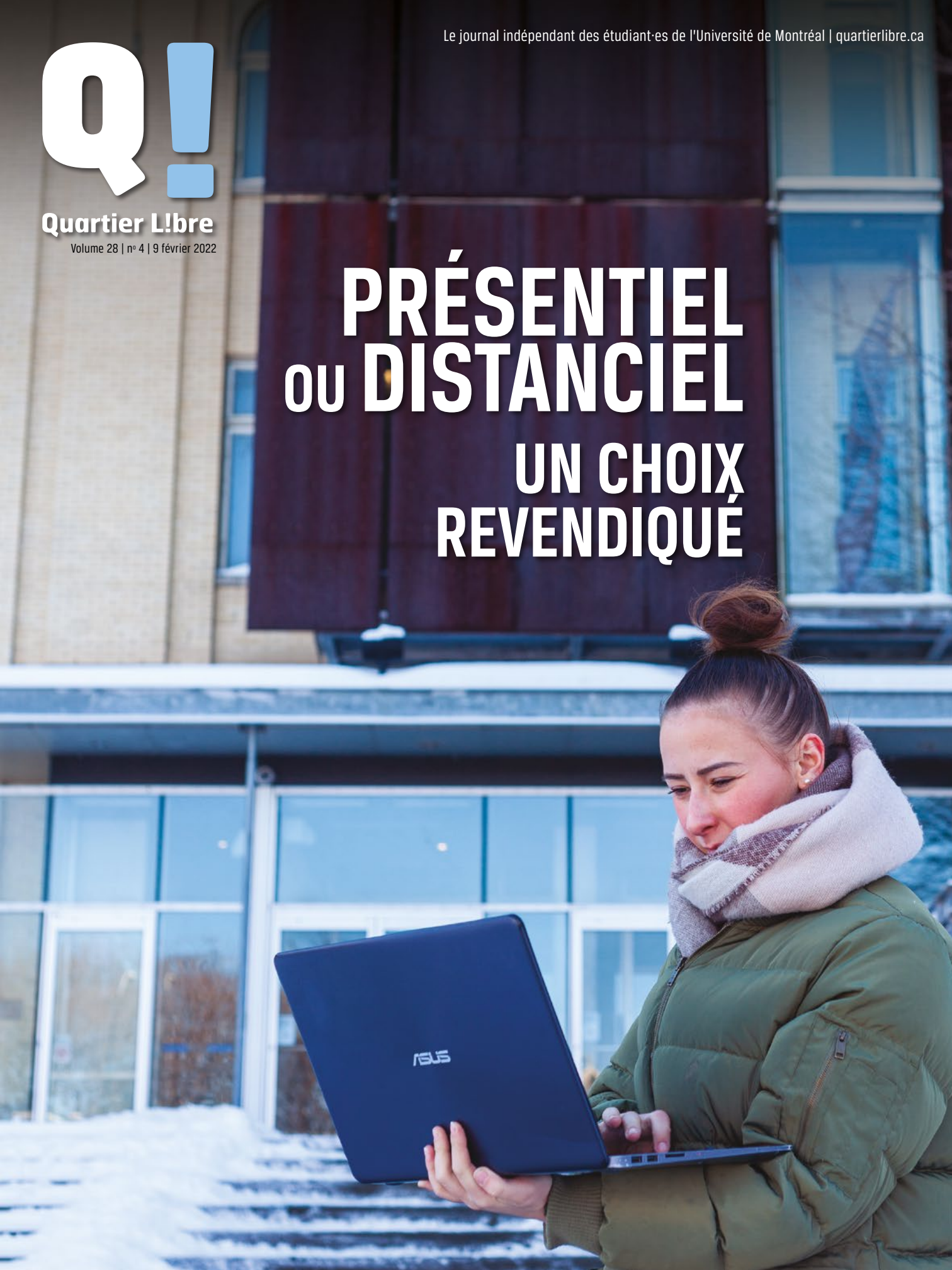
Le journal indépendant des étudiant·es de l'Université de Montréal | quartierlibre.ca

Quartier L!bre

Volume 28 | nº 4 | 9 février 2022

PRÉSENTIEL ou DISTANCIEL

UN CHOIX REVENDIQUÉ



Lambert Gagnon
COORDINATION
À LA VIE DE CAMPUS

cvc@faecum.qc.ca

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

LA MONTAGNE S'ACTIVE... EST DE RETOUR !

En collaboration avec les Services à la vie étudiante, le Ciné-campus et l'Université de Montréal, la FAÉCUM et le CEPSUM lancent la seconde édition entièrement en ligne de *La montagne s'active* qui se déroulera du 14 au 25 février prochain.

Comme son nom l'indique, *La montagne s'active* est un événement qui invite la communauté étudiante de l'UdeM à rester active en profitant d'un programme varié d'activités sportives et favorisant le bien-être.

Lors de ces deux semaines, la santé mentale et physique sera au cœur des activités gratuites proposées à nos membres. Notons entre autres un club de marche et de course, des cours de mise en forme, une journée cinéma, des ateliers de nutrition, de gestion du stress, de conditionnement physique et bien d'autres ! L'objectif ? Rappeler l'importance de bouger et encourager l'adoption de saines habitudes de vie.

Les étudiantes et les étudiants désirant participer à la programmation de *La montagne s'active* peuvent s'inscrire gratuitement aux activités en ligne en rejoignant l'événement Facebook.

La FAÉCUM vous souhaite une bonne session d'hiver !

ÉDITO

S'ACCOMMODER DU COMODAL ?

PAR CAMILLE DUFÉTEL

La professeure donne son cours de droit administratif général. La salle de classe n'est qu'à moitié pleine. Tout le monde est à l'écoute, sauf peut-être deux ou trois étudiantes et étudiants davantage passionnés par le droit des affaires ou le droit pénal. Il va falloir capter à nouveau leur attention. Bien en évidence, à droite, un écran connecté en direct sur Zoom expose une palette de visages : certains suivent assidûment l'enseignement donné, alors que d'autres ont éteint leur caméra ou que d'autres encore consultent furtivement leur cellulaire. Il va aussi falloir éveiller leur intérêt. L'exercice se corse. Attention à l'heure qui file. Ce matin, chacune et chacun a en effet choisi, selon ses obligations ou selon son envie, de venir en personne ou de suivre ses cours en ligne.

Certains membres de la communauté étudiante espèrent aujourd'hui, à l'image de ce scénario, pouvoir suivre leurs cours comme ils le souhaitent. Le tout après presque deux années de pandémie, dans une université qui a proposé à ses membres un enseignement à distance, lorsque celui-ci était possible, chaque fois que la crise sanitaire l'a imposé — dont le mois dernier. Et qui a permis la reprise des activités d'enseignement et de recherche sur le campus depuis le 31 janvier.

Des demandes et des débats

Des pétitions lancées en ligne au cours du mois de janvier, sur la plateforme change.org, mettent ainsi en avant l'idée de proposer à toutes et à tous, à l'UdeM, des cours comodaux ou multimodaux, c'est-à-dire donnés simultanément en ligne et en présentiel. Parmi les arguments avancés : le fait que certaines et certains se sentent plus à l'aise avec l'enseignement à distance dans la situation actuelle, parfois en raison d'une santé fragile. Autre élément relevé : le fait qu'aujourd'hui, boire ou manger pendant les cours est impossible. Le cas des parents aux études est également évoqué, puisque ceux-ci sont plus à même de devoir s'isoler — cas avéré de COVID-19 chez les enfants, par exemple — et de manquer des cours. Des étudiantes et étudiants reprochent aussi à d'autres le fait de ne pas toujours bien respecter les consignes sanitaires sur le campus.

La pétition de l'étudiante au baccalauréat en éducation préscolaire et enseignement primaire Zoé Pronovost, intitulée « Offrez-nous un mode comodale (*sic*) jusqu'à la fin de la session d'hiver 2022 », avait presque atteint les 2 300 signatures lorsque *Quartier Libre* a bouclé ce magazine. Celle de l'étudiante au baccalauréat en philosophie Alexandra Messier, baptisée : « UdeM — En faveur de l'enseignement à distance », en recueillait près de 1 800. Ces deux étudiantes affirment ne pas se positionner contre le retour en présentiel (détails p. 5), mais demandent à l'Université de s'appuyer sur ses nouveaux acquis : puisque l'enseignement à distance peut être déployé quand il s'avère nécessaire, pourquoi ne pas le proposer en tout temps et laisser à chacun le choix de se déplacer ou non sur le campus ?

Photo | J. Kelly Brito | unsplash.com

Des cours qui auraient lieu en ligne et en présentiel simultanément : une option viable pour l'avenir des universités ?

Sur des groupes Facebook tels que « Spotted UdeM » et « UdeM+1 2021-2022 », les discussions se sont animées sur le sujet, avant la date fatidique du 31 janvier. Certains membres de la communauté étudiante disaient pour leur part avoir hâte au retour en présentiel et ne pas comprendre les propositions des pétitions.

Répondre avec souplesse

Questionnée sur le sujet, la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara, a répondu que le personnel enseignant est sensibilisé sur le fait que le taux d'absence pourrait être plus élevé dû aux périodes d'isolement. « *Nous (lui) demandons de faire preuve de souplesse, que ce soit en rendant disponible sur StudiUM une présentation PowerPoint, un enregistrement du cours, de planifier un rendez-vous virtuel avec un étudiant absent pour répondre à ses questions, ou toute autre mesure qui pourra aider un étudiant en isolement à poursuivre son apprentissage* », a-t-elle ajouté. Mme O'Meara a également mis en avant l'offre de cours hybrides déjà présente à l'UdeM (les cours hybrides, à la différence des cours comodaux ou multimodaux, combinent des cours en mode présentiel et d'autres à distance — mais un même cours n'est pas donné simultanément en ligne et en personne).

Le directeur des Services de soutien à l'enseignement et professeur au Département de psychopédagogie et d'andragogie de l'Université de Montréal Bruno Poellhuber estime, pour sa part, que si la formation multimodale est appelée à s'accroître, « *l'expérience acquise durant la pandémie montre que ce n'est pas un mode d'enseignement si facile à faire fonctionner* ».

À l'heure actuelle, force est de constater que le retour à la normale n'est qu'une illusion. Les universités en ont déjà conscience et devront s'y résoudre : les écrans interposés ne vivent pas une simple heure de gloire. Espérons malgré tout que nous ne serons pas, à l'avenir, de plus en plus gênés, intimidés, à l'idée de nous rencontrer en personne… À l'idée d'être humain.

SOMMAIRE

5

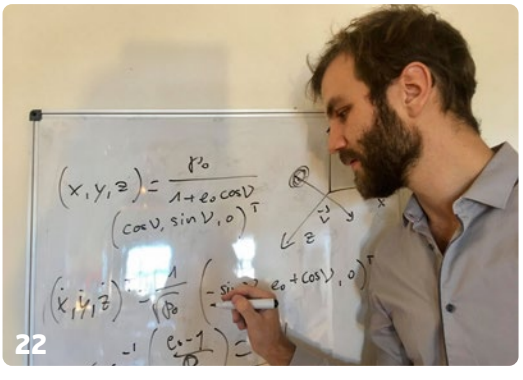
3 ÉDITO
S'accommoder du comodal ?
5 RETOUR EN PRÉSENTIEL
Le bonheur des uns fait
le malheur des autres…
8 RESSOURCES EN LIGNE
Quand les services numériques
deviennent essentiels

12

10 CARRIÈRE
Étudier en santé le sourcil levé
12 CAHIER SANTÉ MENTALE
• Distanciel improvisé, anxiété exacerbée
• Des techniques pour relativiser
16 RÉSEAUX SOCIAUX
Pas d'isolement social
pour ces adeptes de jeux vidéo
18 PORTRAIT
La science des saules sauveurs

16

18


22

20 CINÉMA
Doublure de DiCaprio :
la science au service du 7e art
22 CRÉATIVITÉ
Plus de temps libre, plus de passe-temps
24 RECHERCHE ET CRÉATION
L'opéra au goût du jour
26 SUGGESTIONS
Des œuvres pour réfléchir sur la société actuelle

Q! Quartier L!bre

DIRECTRICE DE RÉDACTION
Camille Dufétel | directeur@quartierlibre.ca
CHEFS DE SECTION
CAMPUS | David Fillion | campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ | Paul Fontaine | societe@quartierlibre.ca
CULTURE | Anaïs Amoros | culture@quartierlibre.ca

PHOTO DE LA UNE | Mathis Harpham
COLLABORATEURS | Maïté Belmir | Marie-Michèle Bourassa | Adèle Charrier | Renaud Chicoine Mc-Kenzie | Matéo Gaurrand-Paradot | Ludivine Lesi | Catherine Paré | Alban Thomas

Correctrice | Gaëlle Varnier-Brunet
Réviseure | Mira Rivest-Trudel

Infographie | Alexandre Vanasse
Publicité | Accès-Média | accesmedia.com
Impression | Hebdo-Litho

Pour nous joindre | Tél. : 514 343-7630
info@quartierlibre.ca | www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal indépendant des étudiant·es de l'Université de Montréal publié par les Publications du Quartier Libre, une corporation sans but lucratif créée par des étudiant·es en 1993. Mensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 3000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au 3200, rue Jean-Brillant (local B-1274-6), Montréal (Québec) H3T 1N8
Dépôt légal : Bibilothèque nationale du Canada | ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

Prochaine parution | 9 mars 2022

LE BONHEUR DES UNS FAIT LE MALHEUR DES AUTRES…

Le 21 janvier dernier, l'UdeM a confirmé que les activités d'enseignement et de recherche reprendraient sur le campus à partir du 31 janvier. Ce retour n'était toutefois pas la solution attendue par toute la communauté : des pétitions circulent pour demander à l'Université de ne pas cesser l'enseignement à distance.

PAR DAVID FILLION

Photo | Mathis Harpham

La communauté étudiante était de retour sur le campus le 31 janvier dernier.

Bien que le retour sur le campus ait été accueilli avec une fébrilité généralisée lors de la session d'automne, celle d'hiver a commencé d'un pas complètement différent. Enseignement à distance, horaires des services du campus modulés, un couvre-feu quelque temps et de nouvelles restrictions gouvernementales. Pendant un mois, la communauté étudiante de l'UdeM n'a pas eu la même liberté que celle dont elle a joui à la rentrée de septembre.

Toutefois, cette « liberté » de suivre des cours en présentiel à 100 % n'est pas celle qui devrait être envisagée aux yeux de tous et toutes. *« Un très grand nombre d'élèves ne se sentent pas en sécurité* [vis-à-vis de la COVID-19], mentionne l'étudiante en deuxième année au baccalauréat en éducation préscolaire et enseignement primaire Zoé Pronovost. *Nous demandons à être écoutés. »*

> *« J'aimerais qu'on puisse permettre aux universitaires de décider de se présenter ou non aux cours. »*
>
> **Zoé Pronovost**
> Étudiante à la deuxième année au baccalauréat en éducation préscolaire et enseignement primaire.

Le 13 janvier dernier, afin de s'opposer au potentiel retour obligatoire des activités d'enseignement et de recherche sur le campus, lequel n'était alors pas encore confirmé, l'étudiante a lancé une pétition intitulée « Offrez-nous un mode comodale (*sic*) jusqu'à la fin de la session d'hiver 2022 ».

Selon ses dires, cette pétition ne vise pas à s'opposer à tout retour en présentiel sur le campus, elle plaide plutôt pour une offre de cours multimodaux (ou comodaux), soit donnés à même le campus, mais diffusés simultanément en ligne. En date du 1er février, la pétition comptait plus de 2 300 signatures.

« Il y a quelque chose de magique à finir un travail de session la nuit à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines, de prendre des notes sur papier et de remettre un travail imprimé en main propre à nos professeurs. »

Francis Robindaine-Duchesne
Étudiant au baccalauréat en géographie environnementale

Selon Zoé Pronovost, l'un des rôles de l'Université est de protéger la communauté étudiante. *« Je crois que le fait de permettre l'enseignement en ligne faciliterait énormément la vie de plusieurs personnes*, explique-t-elle. *Personnellement, j'ai une santé très fragile. Je tombe malade très rapidement* […]. *J'aimerais qu'on puisse permettre aux universitaires de décider de se présenter ou non aux cours. Je crois que l'option des cours multimodaux est la meilleure pour tous. Comment pouvons-nous respecter une distanciation sociale lorsque nous sommes collés les uns contre les autres dans des classes trop petites ? »*

La porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara, précise que l'Université a connaissance des pétitions en cours. *«* [Les] *décisions et les mesures sanitaires sont élaborées pour assurer la sécurité de tous,* insiste-t-elle. *La situation est évaluée chaque semaine par notre comité. Les décisions sont prises en tenant compte des directives du gouvernement, de la santé publique et de la situation, en plus de nos réalités d'enseignement et de recherche. »*

Une consultation demandée

Bien que le gouvernement du Québec ait donné le feu vert aux universités pour rouvrir leurs campus dès le 17 janvier dernier, l'UdeM a pris la décision d'attendre jusqu'à la date butoir préalablement annoncée, soit le 31 janvier. À noter que l'Université ne donne pas son accord à toutes les activités. *« Nous voulons laisser la priorité sur les campus aux activités d'enseignement et de recherche*, détaille Mme O'Meara. *Nous y allons donc par étapes, comme nous l'avions fait à l'automne. »* Ainsi, des événements tels que les colloques, les activités organisées par les associations étudiantes ou par les groupes étudiants, ou encore les midis-conférences n'ont pas repris fin janvier.

Aux yeux de Zoé Pronovost, cette décision n'aurait pas dû exclure la parole étudiante. *« Je crois que nous méritons d'être consultés lors des décisions qui changent notre mode de vie ou notre mode d'enseignement*, estime-t-elle. *Nous ne sommes que très rarement consultés. Je suis déçue de cette décision. »*

Photo | Courtoisie Zoé Pronovost

Zoé Pronovost, étudiante en deuxième année au baccalauréat en éducation préscolaire et enseignement primaire.

Interrogée à ce sujet, Mme O'Meara rappelle que l'UdeM n'est pas une université à distance et répond que la direction entend les différentes opinions de la communauté. *« Le vice-rectorat aux affaires étudiantes et aux études est en lien avec la FAÉCUM, les facultés et leurs associations,* assure-t-elle. *Alors que certaines personnes craignent le retour en présentiel, beaucoup insistent sur le fait que le retour est bénéfique et sont enthousiastes face à celui-ci. »*

L'étudiante au baccalauréat bidisciplinaire en psychologie et sociologie Alexandra Beauséjour Villemaire dit comprendre la réticence de certaines étudiantes et de certains étudiants à revenir en présentiel. Néanmoins, le retour sur le campus est nécessaire à ses yeux. *« Je n'ai pas un environnement adapté aux études et j'ai plusieurs troubles d'apprentissage*, explique-t-elle. *Mes notes obtenues pour des cours suivis en ligne, comparativement à celles obtenues pour des cours suivis en présentiel, ne sont pas comparables. Ainsi, je considère qu'il est essentiel de permettre à la communauté étudiante de bénéficier pleinement d'un enseignement en présentiel. »*

Quant à l'étudiant au baccalauréat en géographie environnementale Francis Robindaine-Duchesne, il estime que les cours multimodaux pourraient être avantageux sur certains points, mais qu'ils comportent leur lot de problèmes. *« Il me semble qu'on vient à perdre quelque chose avec l'enseignement en ligne,* résume-t-il. *J'ai l'impression que* [l'enseignement multimodal] *créerait deux classes d'étudiants, avec deux expériences universitaires complètement différentes. Il y a quelque chose de magique à finir un travail de session la nuit à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines, de prendre des notes sur papier et de remettre un travail imprimé en main propre à nos professeurs. »*

S'adapter selon les cours

Selon Zoé Pronovost, l'UdeM a en tout cas les moyens et les outils pour offrir la possibilité de cours multimodaux à l'ensemble de la communauté. *« Les classes sont déjà adaptées pour cela*, déclare-t-elle. *Les cours qui sont théoriques pourraient être offerts à distance aux élèves qui le désirent. Ceux qui veulent se déplacer devraient pouvoir le faire et suivre le cours* [sur le campus], *mais ceux qui ne se sentent pas en sécurité devraient pouvoir avoir le droit d'assister à leurs cours à la maison. »*

DÉFINITIONS DES **MODES D'ENSEIGNEMENT**

COURS À DISTANCE
Enseignement entièrement à distance. En mode synchrone ou asynchrone.

COURS HYBRIDE
Formule qui propose de l'enseignement combinant, en proportion variable, des activités d'enseignement en présence des étudiants et étudiantes sur le campus, ainsi que des activités de formation à distance.

COURS EN PRÉSENTIEL
Cours qui propose seulement des activités d'enseignement offertes en présence des étudiants et étudiantes sur le campus ou dans les milieux de stage. La présence est requise.

COURS MULTIMODAL (OU COMODAL)
Cours qui propose des activités d'enseignement offertes en présence d'une partie du groupe alors que l'autre partie du groupe est à distance.

L'étudiante et les plus de 2 300 signataires de sa pétition ne sont d'ailleurs pas les seuls membres de la communauté universitaire à faire cette demande. Démarrée le 22 janvier dernier par l'étudiante au baccalauréat en philosophie Alexandra Messier, la pétition « UdeM – En faveur de l'enseignement à distance » cumulait plus de 1 800 signatures, en date du 1er février.

« Maintenant que j'ai autant de signatures, je ressens comme une certaine responsabilité envers ça. »

Alexandra Messier
Étudiante en dernière année au baccalauréat en philosophie

Alexandra Messier soulève un espoir similaire à celui de Zoé Pronovost : que la communauté étudiante soit entendue. *« Je pense que si on se fait entendre, on va être considéré, mais je pense qu'à la base, l'Université a tenu pour acquis que tout le monde voulait retourner en présentiel,* mentionne-t-elle. *En même temps, ça a du sens, tout le monde espère un retour à la normale. »*

L'étudiante en philosophie reste surprise de voir à quel point sa pétition a pris de l'ampleur. Elle avait espoir d'être entendue, mais ne pensait pas être soutenue à ce point. *« Maintenant que j'ai autant de signatures, je ressens comme une certaine responsabilité envers ça*, poursuit-elle. *Je me dis que d'autres personnes veulent se faire entendre aussi, et comme c'est moi qui ai lancé la pétition, je me sens un peu responsable de ces voix-là ».* Comme Zoé Pronovost, Alexandra Messier n'a qu'une demande : *« Ce que j'espère, c'est qu'un mode multimodal soit instauré. »*

Un fardeau pour le corps professoral ?

Cette visée n'est toutefois pas l'objectif commun de tous et toutes. *« L'Université devrait plutôt mettre en place des programmes en ligne et des programmes en présentiel pour les cours plus théoriques*, résume Alexandra Beauséjour Villemaire. *Par exemple, un même cours pourrait être offert à l'automne, en présentiel, et à l'hiver, en ligne. Ainsi, la communauté étudiante aurait le choix de l'option qui lui convient le mieux, sans pénaliser un groupe en particulier. »*

Contrairement aux deux instigatrices des pétitions, Alexandra Beauséjour Villemaire estime qu'offrir des cours multimodaux ajouterait un surplus de tâches au corps professoral. *« Je pense qu'encore une fois, les désavantages retombent sur les professeurs qui doivent ainsi se "séparer en deux" pour enseigner en multimodal »*, déplore-t-elle.

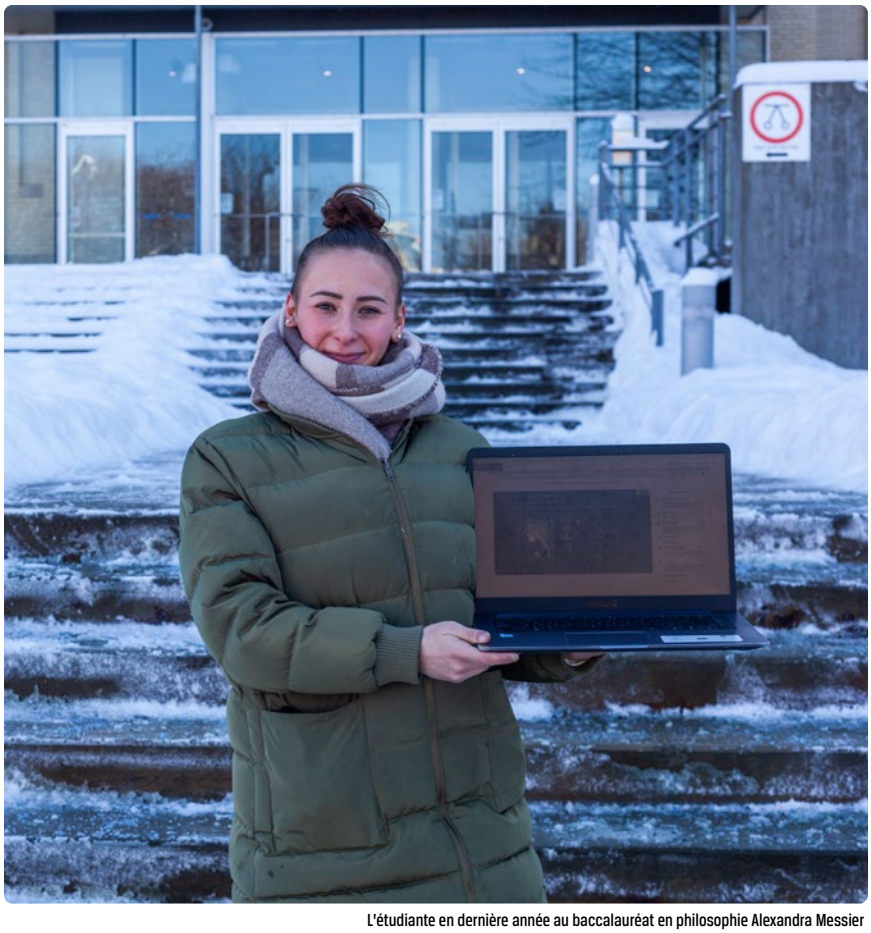


Photo | Mathis Harpham

L'étudiante en dernière année au baccalauréat en philosophie Alexandra Messier pense que si la communauté étudiante se fait entendre, elle sera considérée.

« Il me semble complètement irréaliste d'exiger des enseignants qu'ils offrent un enseignement comodal lors du retour en classe, estime le directeur des Services de soutien à l'enseignement et professeur au Département de psychopédagogie et d'andragogie de l'Université de Montréal Bruno Poellhuber, interrogé peu avant le 31 janvier. *D'une part, parce que la grande majorité d'entre eux ne disposeront pas des équipements adéquats pour faire de l'enseignement comodal de qualité, et d'autre part, parce que ça nécessite une maîtrise des outils technologiques et d'une gestion de classe qu'ils ne possèdent probablement pas. »* Le professeur précise que la planification d'un cours comodal ne se fait pas comme la planification d'un cours en présence. *« Il faut y consacrer du temps et voir comment on va contrer le désavantage psychologique de ceux qui participent à distance, en prévoyant des moyens pour les engager davantage. »*

L'UdeM mise sur l'hybride

Pour le trimestre d'hiver 2022, 19 % des étudiants auront, quoi qu'il en soit, au moins un cours en mode hybride, alors que 22 % d'entre eux auront au moins un cours à distance, souligne la porte-parole de l'UdeM. *« Pour nous, les cours offerts en hybride à l'heure actuelle ne sont pas des accommodements dus à la pandémie, mais plutôt des innovations pédagogiques qui intègrent de manière optimale les outils technologiques pour favoriser l'apprentissage*, détaille-t-elle. *Il peut s'agir d'une grande variété de choses, de quelques heures à distance à des séquences très structurées alternant distance et présence. L'idée, c'est de maximiser la valeur des interactions en classe, d'identifier clairement les meilleurs formats pour chaque élément de l'apprentissage. Cela était déjà commencé avant la pandémie. Les deux dernières années nous auront permis de consolider certaines choses. Il faut y voir un effet positif.* »

Les demandes de la communauté étudiante de l'UdeM ne sont pas les seules qui se font entendre dans la Belle Province. À l'Université McGill, un mandat de grève étudiante a été soutenu par les étudiants et étudiantes en droit ainsi que ceux et celles de la Faculté de l'éducation. Le mandat est prévu pour durer jusqu'au 21 février. À l'Université Concordia, une partie de la communauté étudiante demande que tout le contenu enseigné sur le campus soit enregistré, ou diffusé en simultané.

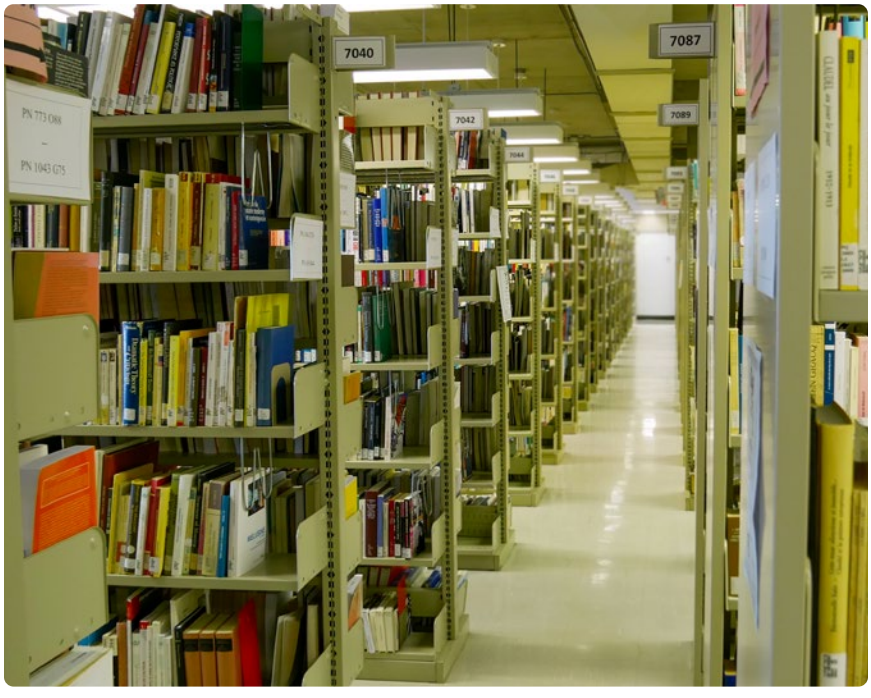
QUAND LES SERVICES NUMÉRIQUES DEVIENNENT ESSENTIELS

Les fermetures répétées du campus et des bibliothèques ont occasionné une accélération de la demande des services numériques à l'UdeM. *Quartier Libre* est allé vérifier si ces derniers étaient faciles d'accès pour la communauté étudiante.

PAR ALBAN THOMAS

La première fermeture des salles de classe, du 13 mars 2020 au 1er septembre 2021, et la deuxième, du 1er au 31 janvier 2022, ont chamboulé le quotidien de la communauté udemienne. Celle-ci a régulièrement dû se connecter au logiciel de visioconférence Zoom pour suivre les cours ; sur la plateforme de l'UdeM StudiUM pour accéder aux ressources de chaque cours, consulter les syllabus et remettre les travaux ; au Centre étudiant pour régler les problèmes administratifs ; ainsi qu'au moteur de recherche Sofia, lequel regroupe toutes les bibliothèques universitaires du Québec, afin de trouver des ouvrages et des articles numérisés.

Comme les autres établissements universitaires, l'UdeM a dû s'adapter très rapidement aux mesures sanitaires imposées par le gouvernement au cours des différentes périodes de la pandémie. Devant l'impossibilité pour la communauté étudiante de retourner en classe ou de se rendre au Bureau du registraire, l'Université a dû trouver des solutions pour rendre accessibles ses multiples ressources.



Photos : Alban Thomas

L'Université a dû trouver des solutions pour rendre ses multiples ressources accessibles.

Adapter l'offre de services

Selon la directrice de la Bibliothèque des lettres et sciences humaines, Maryna Beaulieu, cette situation de crise a représenté de nombreux défis pour le personnel des bibliothèques. *« Nous avons dû nous adapter constamment à la nouvelle réalité pandémique et ajuster notre offre de services,* explique-t-elle. *L'un de nos grands défis a été de finaliser, avec l'ensemble des bibliothèques universitaires du Québec, l'implantation de la plateforme Sofia en pleine pandémie. »*

D'après le *Rapport annuel 2020-2021 des services de bibliothèques* de l'UdeM, dix services ont ainsi été récemment repensés pour répondre aux besoins des étudiantes et étudiants. Parmi ceux-ci se trouvent notamment les formations en bibliothèque, devenues virtuelles. Le document recense également 967 webinaires donnés à 21 037 participants et participantes. De plus, les bibliothèques de l'Université ont mis en ligne sur leur chaîne YouTube des capsules vidéo de formations. La communauté étudiante peut toujours les consulter pour apprendre, par exemple, la manière de configurer son proxy, comment rechercher plus efficacement des documents sur Sofia, comment mettre en page des citations dans des logiciels de traitement de texte, ou encore comment utiliser le réseau social Twitter pour promouvoir son travail universitaire.

Mme Beaulieu souligne que les problèmes d'accès aux différentes plateformes n'ont pas augmenté de manière significative en dépit des différents changements imposés par la pandémie. *« À un certain moment,* affirme-t-elle, *les questions de la communauté étudiante sur le fonctionnement de nos services ont commencé à être formulées virtuellement. Par exemple, grâce au service de clavardage, Teams ou via courriel. »* Elle remarque ainsi qu'au fil du temps, les étudiantes et étudiants se sont habitués aux communications virtuelles pour poser des questions ou entrer en contact avec des personnes-ressources en cas de problèmes.

Un proxy et des ouvrages en ligne…

Cette transition en ligne s'est notamment opérée grâce à des technologies comme le proxy, un service permettant d'accéder, sur n'importe quel

appareil aux ressources des bibliothèques, et ce, même en dehors du réseau de l'Université. Cet outil permet ainsi d'avoir accès aux ouvrages et aux revues scientifiques, mais aussi à des films, de la musique ou certains logiciels.

L'étudiante au baccalauréat en urbanisme Anabelle Oger utilise le proxy de l'Université pour ses travaux pratiques. *« Je n'ai pas d'autre choix que d'utiliser le proxy pour avoir accès à des logiciels, quand je dois utiliser Photoshop ou AutoCAD* [NDLR : Logiciel de conception assistée par ordinateur] *pour mes travaux, par exemple,* témoigne-t-elle. *Sinon, ce ne sont pas des choses faciles à obtenir, parce que c'est payant.* »

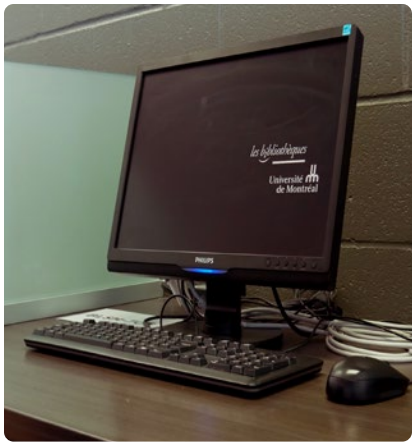
L'étudiant à la maîtrise en anthropologie Philippe Massé-Leblanc utilise quant à lui le proxy pour d'autres raisons. Celui-ci lui permet de consulter des livres et des articles scientifiques au format numérique pour effectuer ses recherches. *« Il faut tout le temps redonner son identifiant, mais sinon, le proxy marche très bien en général »*, précise-t-il.

> *« Ce serait bien d'avoir des vidéos pour les faits saillants, comme "Comment payer les études ?", "Comment trouver son relevé de notes ?" »*
>
> **Jeff Kouache**
> Étudiant au premier cycle en année préparatoire

Visibilité des parutions

Si, techniquement, le proxy et le service en ligne des bibliothèques de l'Université semblent fonctionner facilement, Philippe Massé-Leblanc reste parfois déçu par le catalogue numérique proposé par l'UdeM dans son domaine de recherche et doit se tourner vers d'autres options. *« J'utilise le proxy de l'Université, mais pas pour tout*, poursuit-il. *Pour avoir accès à des documents qui ne sont pas fournis par l'UdeM, les moteurs que j'utilise le plus sont Google Scholar* [NDLR : Un service de Google permettant la recherche d'articles et de publications scientifiques] *ou Academia* [NDLR : Un réseau social pour les chercheurs et chercheuses] ».

Selon l'étudiant, l'Université devrait faire la promotion de son catalogue numérique et de ses nouvelles acquisitions afin que les étudiantes et étudiants prennent connaissance des nouvelles publications qui peuvent être en lien avec leurs recherches. *« Ça serait bien de mettre en avant les nouveautés qui ont été numérisées, de dire : "On vient de mettre en ligne ce livre ou cette collection", qu'on soit un peu plus avisé finalement »,* suggère-t-il.



D'après le *Rapport annuel 2020-2021 des services de bibliothèques* de l'Université, dix services ont été repensés pour répondre aux besoins des étudiantes et des étudiants.

« Il y a quelques semaines, nous annoncions l'ajout à notre offre documentaire de plus de 2 200 titres de revues scientifiques sur la plateforme de l'éditeur Taylor & Francis », affirme pourtant à ce sujet le directeur des collections des bibliothèques de l'Université, Khalid Jouamaa, qui ajoute que celles-ci privilégient l'acquisition de versions numériques. *« Notre collection numérique comporte actuellement 94 677 revues et 884 499 livres »,* précise-t-il.

… mais des problèmes de navigation qui persistent

Malgré les efforts d'adaptation de l'Université pour rendre les ressources numériques accessibles, la qualité des services en ligne ne semble pas faire l'unanimité sur tous les points. Le Centre étudiant est celui qui, selon les membres de la communauté étudiante rencontrés par *Quartier Libre*, présente le plus de lacunes. Pour Philippe Massé-Leblanc, le problème est clair vis-à-vis de la plateforme : *« La navigation n'est pas évidente, ce n'est pas très intuitif*, déplore-t-il. *Si tu veux trouver ce qu'il te faut, tu explores jusqu'à ce que tu trouves. Et souvent, il y a des petits bogues. Par exemple, si tu fais* back *sur une page, ça te ramène directement à la page d'accueil. »*

Anabelle Oger arrive au même constat. *« Pour le Centre étudiant, je trouve qu'il y a un manque d'explications, j'ai galéré à trouver mes notes*, déclare-t-elle. *Je ne savais pas du tout où il fallait aller dans le rapport de cheminement, on ne nous a pas expliqué. J'ai une amie qui nous a aidés à trouver certaines informations, mais sinon, j'ai cherché par moi-même en essayant toutes les pages.* »

L'étudiant au premier cycle en année préparatoire Jeff Kouache insiste d'ailleurs sur la nécessité d'avoir des explications mises à la disposition de la communauté étudiante pour mieux savoir utiliser le Centre étudiant. *« Ce serait bien d'avoir des vidéos pour les faits saillants, comme "Comment payer les études ?", "Comment trouver son relevé de notes ?" »,* estime-t-il.

« Pour la navigation du Centre étudiant, nous sommes tributaires du logiciel, explique la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara. *Le Centre étudiant et Synchro n'ont pas été développés à l'UdeM. Nous installons les mises à jour du logiciel lorsqu'elles sont disponibles. Les étudiants sont invités à contacter le centre de services des TI* [NDLR : Technologies de l'information] *en tout temps lorsqu'ils éprouvent des difficultés, quelles qu'elles soient. »*

Des ressources qui sont là pour rester

Lors d'un entretien accordé à *Quartier Libre* dans le cadre du numéro de décembre 2021, le recteur de l'UdeM, Daniel Jutras, a insisté sur le fait que l'Université n'était pas un établissement visant l'enseignement à distance de façon généralisée. Pour lui, la réalité universitaire doit exister à même le campus.

Toutefois, la pandémie aura au moins eu l'avantage de permettre aux services numériques de se perfectionner, malgré quelques lacunes relevées par la communauté étudiante. Mme O'Meara estime, pour sa part, que ces innovations pédagogiques intègrent de manière optimale les outils technologiques pour favoriser l'apprentissage.

Les plateformes de l'UdeM

- **SOFIA**: outil de recherche des bibliothèques
- **MAESTRO**: répertoire de bases de données
- **PAPYRUS**: dépôt institutionnel
- **CALYPSO**: collections d'objets numériques des bibliothèques
- **GÉOINDEX**: plateforme de données géospatiales des universités québécoises
- **DATAVERSE**: dépôt de données de recherche
- **LISTE DE PÉRIODIQUES ÉLECTRONIQUES**
- **COLLECTIONS SPÉCIALES**: livres rares, archives
- **COLLECTION BIEN-ÊTRE ÉTUDIANT**: ouvrages pour inspirer, soutenir et réconforter

Photo | Paul Fontaine

Prendre le pouls, Jean-François Cooke et Pierre Sasseville, 2014. Œuvre située au Centre universitaire de santé McGill.

ÉTUDIER EN SANTÉ LE SOURCIL LEVÉ

Certains finissants et finissantes des programmes en santé à l'Université de Montréal se disent partagés quant à leur entrée dans le système de santé à la vue de son état actuel. Malgré beaucoup d'inquiétudes liées à la pandémie de COVID-19 et au variant Omicron, la motivation demeure présente.

PAR MARIE-MICHÈLE BOURASSA

« *Beaucoup d'entre nous se sont dit pendant leur baccalauréat : "Dans quoi nous sommes-nous lancés ?"* », révèle la finissante du programme de baccalauréat en sciences infirmières et présidente de l'Association étudiante en sciences infirmières de l'UdeM (AÉSIUM), Julianne Daoust. Au Québec, le fort taux d'occupation dans les centres hospitaliers dû au coronavirus et la pénurie de main-d'œuvre obligent les hôpitaux à se rabattre sur le délestage. Depuis l'adoption de l'arrêté ministériel 2020-007, le gouvernement provincial possède le pouvoir de suspendre la plupart des conditions de travail de plusieurs catégories d'employés et d'employées de la santé. Cette situation provoque beaucoup d'anxiété au sein de la communauté étudiante en sciences infirmières.

Le sentiment est partagé au sein de la Faculté de médecine. L'étudiant en troisième année du doctorat de premier cycle en médecine David Khayat-Rondeau commencera son externat de deux ans dans les hôpitaux cet automne. *« Nous avons des patrons qui sont épuisés,* estime-t-il. *Nous avons un système qui est sur le point de s'écrouler et, nous, nous sommes juste jetés là-dedans. »*

Une formation moins adéquate ?

Cette inquiétude est également liée à l'enseignement en ligne, imposée par le contexte pandémique. *« J'ai eu une session où j'allais à l'hôpital une fois par semaine, mais notre contact avec les personnes était limité, nous en voyions seulement quelques-unes,* ajoute David. *J'en ai quand même vu, mais c'est peut-être quatre fois moins que les étudiants en temps normal. »*

L'opinion de certaines finissantes et finissants en sciences infirmières sur les cours en ligne est identique. *« C'est sûr que ça nous a fait manquer quand même beaucoup de stages,* admet Julianne Daoust. *Ils ont été remplacés par des travaux. Malheureusement, cette méthode n'a pas le même effet, bien que l'Université se soit vraiment démenée et ait vraiment fait ce qu'elle pouvait. »*

La présidente de l'AÉSIUM se pose également des questions quant à l'accueil dans les nouveaux milieux de travail. *« Est-ce qu'il va y*

La finissante au baccalauréat en sciences infirmières et présidente de l'Association étudiante en sciences infirmières, Julianne Daoust, se prépare à devenir infirmière clinicienne.

Les établissements de santé sont prêts à accueillir les nouvelles infirmières cliniciennes, selon la vice-doyenne des études de premier cycle de la Faculté des sciences infirmières.

L'étudiant en médecine David Khayat-Rondeau est nerveux, mais demeure motivé face à son entrée dans les hôpitaux, prévue à l'automne prochain.

Photos | Mathis Hargham

avoir assez de personnel pour nous former ? se demande-t-elle. *Est-ce que nous allons être un peu lancés dans l'environnement* [de travail] *? »*

> *« Nous avons un système qui est sur le point de s'écrouler, et nous, nous sommes juste jetés là-dedans. »*
>
> **David Khayat-Rondeau**
> Étudiant en troisième année du doctorat de premier cycle en médecine

Selon la vice-doyenne aux études de premier cycle de la Faculté des sciences infirmières de l'UdeM, Marjolaine Héon, les établissements sont prêts à accueillir et à former le nouveau personnel. *« Au niveau de l'accueil, au niveau de la formation, je pense qu'il y a un souci de la part de tous nos partenaires, et bien sûr, de la part de l'Université de Montréal, à bien former les étudiants, parce que c'est la relève,* affirme-t-elle. *On veut que notre relève soit adéquatement formée.* »

Mme Héon souligne également que les activités qui devaient se tenir en présentiel ont été maintenues. *« Nous avons prolongé les stages de quelques jours pour que les étudiants puissent bénéficier le plus possible d'une exposition à la richesse des expériences en stage,* précise-t-elle. *Donc, de ce côté-là, je pense que nous avons apporté tous les ajustements nécessaires pour que la qualité de la formation soit affectée le moins possible. »*

Le président de l'Association des étudiants en pharmacie de l'UdeM (AÉPUM), Olivier Landry, assure quant à lui que ces derniers ont reçu le soutien de la Faculté, mais que la tenue des cours en ligne aura tout de même des conséquences. « *Mais ce sont des impacts qui sont difficilement mesurables en ce moment,* admet-il. *On va le savoir seulement après la pandémie.* »

Pression sur les pharmacies

La pénurie de main-d'œuvre dans le domaine de la santé n'épargne pas les pharmacies. Selon Olivier Landry, le manque de techniciens et techniciennes oblige les pharmaciens et pharmaciennes à effectuer des tâches qui, normalement, ne relèvent pas de leur fonction. Malgré tout, depuis l'adoption de la loi 31 en mars 2020, ils ont la permission d'effectuer de nouvelles tâches comme l'évaluation de la condition physique et mentale d'une personne, dans le but d'assurer l'usage approprié de médicaments. Ils peuvent également administrer un médicament lors d'une situation d'urgence. Selon lui, cette nouveauté motive beaucoup de personnes au baccalauréat. *« Les étudiants sont très reconnaissants de pouvoir entrer à ce moment-là avec toutes les nouvelles activités qu'on peut faire »,* révèle Olivier Landry.

L'altruisme l'emporte

La pandémie demeure quand même une source de motivation pour les étudiants et étudiantes en santé. *« Tu es entré en médecine pour aider des gens, pour travailler dans un système qui est en train de s'effondrer, mais tu sais que tu peux faire une différence »,* souligne David Khayat-Rondeau.

« Les étudiants disent que ça ne les décourage pas, au contraire, ajoute Julianne Daoust. *C'est comme s'ils voulaient tellement avoir un sentiment d'accomplissement que ça les motive beaucoup. Ils savent qu'en ce moment le système de la santé a besoin d'eux. »*

Le corps enseignant en sciences infirmières l'a également remarqué. *« C'est venu chercher un peu la fibre altruiste des étudiants,* remarque Mme Héon. *Ils se sont dit : "Je veux contribuer. Je veux changer les choses." »*

Augmentation des demandes d'admission

L'état actuel dans les hôpitaux de la province pourrait laisser croire que de moins en moins de personnes s'intéresseraient aux métiers du secteur de la santé. Toutefois, selon Mme Héon, le nombre de demandes d'admission a au contraire augmenté en sciences infirmières. *« À l'automne, on a eu une hausse de nos demandes d'admission de 10 %, si on combine le baccalauréat et le DEC-BAC »,* se réjouit-elle. Les DEC-BAC permettent aux titulaires d'un diplôme d'études collégiales en soins infirmiers de réduire leur baccalauréat en sciences infirmières à deux années d'études à temps plein.

Cette augmentation a agréablement surpris la vice-doyenne. *« J'ai été très heureuse de voir que la profession d'infirmière attire davantage,* confie-t-elle. *Honnêtement, je crois que la couverture médiatique de la pandémie a permis de voir que le rôle des infirmières dans le réseau de la santé est névralgique.*

DISTANCIEL IMPROVISÉ, ANXIÉTÉ EXACERBÉE

Selon des spécialistes, la qualité de l'enseignement en ligne peut, dans certaines conditions, surpasser celle de l'enseignement en présentiel. Ils ajoutent que la situation actuelle est loin d'être idéale et que le bien-être de la communauté étudiante pourrait bien en pâtir.

PAR MATÉO GAURRAND-PARADOT

Photo | Paul Fontaine

Le Malheureux magnifique, **Pierre Yves Angers, 1972. Œuvre située à l'intersection des rues Sherbrooke et Saint-Denis à Montréal.**

« *Il n'est pas vrai de dire que l'enseignement en ligne est de moins bonne qualité »,* affirme le directeur des Services de soutien à l'enseignement et professeur au Département de psychopédagogie et d'andragogie de l'Université de Montréal Bruno Poellhuber. Ce dernier, bien avant que la pandémie de COVID-19 touche le Québec, orientait déjà ses recherches sur les cours à distance. En compilant des études, il a découvert que ce mode d'apprentissage pouvait même donner de meilleurs résultats.

Marie-Odile Magnan, professeure au Département d'administration et fondements de l'éducation et titulaire de la Chaire en relations ethniques à l'UdeM, partage ce point de vue. *« Certains étudiants pourraient même avoir un accès facilité à l'université s'il est plus simple d'étudier à la maison »,* estime-t-elle. M. Poellhuber nuance cependant cette conclusion, car le contexte pandémique a forcé un passage rapide, voire improvisé, au distanciel. *« En ligne, il y a des exigences pédagogiques et donc un besoin de faire des efforts*, précise-t-il. *Il ne faut pas que les étudiants restent passifs, il y a besoin de plus d'interactions. »*

Présentiel, distanciel, présentiel…

Malgré une couverture vaccinale élevée au sein de la communauté étudiante de l'UdeM* et le faible risque que les jeunes adultes développent une forme grave de la maladie, les cours ont repris en ligne au mois de janvier, après une session d'automne en

présentiel. *« Le Québec a dû fermer ses universités, au contraire d'autres pays, car notre capacité hospitalière est plus limitée, avec un manque de personnel »,* souligne la pédiatre Caroline Quach-Thanh, qui est également microbiologiste-infectiologue et professeure titulaire au Département de microbiologie, infectiologie et immunologie. Ce retour en ligne s'explique, selon elle, par la faible protection qu'offrent deux doses de vaccin face aux infections dues au variant Omicron. Elle ajoute également qu'offrir une dose de rappel aux personnes les plus fragiles de la communauté universitaire était impossible avant la rentrée.

« On a plus d'appels pour des motifs comme l'anxiété. »

Luis Gonzalez Alarcon
Coordonnateur du PACUM et étudiant à la maîtrise en communication

L'obligation gouvernementale de suivre les cours en ligne a pris fin le 17 janvier, mais une période de transition de deux semaines a été autorisée en vue du retour en présentiel. L'UdeM a ainsi permis aux activités d'enseignement et de recherche de reprendre sur le campus le 31 janvier dernier.

Pas le même impact pour tous

Ce rebondissement, après plusieurs mois d'un retour presqu'à la normale, a pu perturber une partie de la communauté universitaire, mais toutes et tous ne sont pas égaux face à la situation, d'après la doctorante en fondements de l'éducation Roberta De Oliveira Soares. *« L'impact du distanciel dépend de quels étudiants nous parlons*, explique-t-elle. *Avoir des enfants, vivre dans un petit espace, vivre seul, avoir une mauvaise connexion* [Internet] *sont toutes des conditions très différentes. »* Elle donne l'exemple des étudiantes et étudiants internationaux comme celles et ceux encore en Chine, qui pouvaient avoir des cours la nuit.

Le programme Pair.e.s aidant.e.s du Département de communication de l'Université de Montréal (PACUM) offre un service d'écoute à ses étudiants et étudiantes. *« Depuis le retour en ligne, on a plus d'appels qu'au dernier trimestre pour des motifs comme l'anxiété à cause des cours, de l'impossibilité de rendre des travaux dans le temps imparti, de l'envie de retourner en présentiel, de la dépression et de la solitude* [NDLR : L'entrevue a été effectuée avant le retour en présentiel du 31 janvier] *»,* énumère le coordonnateur du PACUM et étudiant à la maîtrise en communication, Luis Gonzalez Alarcon.

« Je suis préoccupé par la santé mentale des jeunes qui s'aggrave au fur et à mesure que la pandémie s'étire. »

Jean-Sébastien Fallu
Professeur à l'École de psychoéducation

« Beaucoup d'étudiants considèrent ne pas avoir les capacités, poursuit-il. *Ce sont des étudiants qui n'aiment pas la dynamique des cours en ligne et qui préfèrent le présentiel. Le risque, c'est la démotivation, suivie de l'abandon. »*

Ce constat fait écho aux recherches de M. Poellhuber. *« La grande difficulté dans les cours en ligne, même avant la pandémie, c'est l'abandon »,* déclare le professeur. Face à ce phénomène, le PACUM va mettre en place un programme de pairs accueillants, pour mieux accompagner les étudiantes et étudiants isolés. Il s'agit d'un programme d'organisation d'activités sociales pour éviter le décrochage qui sera lancé ce mois-ci.

Le manque d'interactions en cause

Le professeur à l'École de psychoéducation Jean-Sébastien Fallu met l'accent sur le manque de spontanéité des rencontres dans ce contexte. *« La socialisation est essentielle pour tous les jeunes, pour leur développement et leur santé mentale,* explique-t-il. *Ça ne concerne pas que les étudiants. Je suis préoccupé par la santé mentale des jeunes qui s'aggrave au fur et à mesure que la pandémie s'étire. »* Toutefois, même si des inquiétudes existent, le chercheur déplore qu'aucune étude ne rapporte les chiffres sur le suicide chez les jeunes ou la communauté étudiante au Québec depuis le début de la crise sanitaire.

De plus, selon Mme De Oliveira Soares, les étudiants et étudiantes ne parviennent pas à distinguer ce qui ne va pas en raison de la pandémie de ce qui ne va pas à cause de l'enseignement en ligne.

Pour des questions de bien-être étudiant, M. Poellhuber penche pour un enseignement hybride. *« Je pense que le mieux, ce serait de proposer de 40 % à 50 % de cours en ligne, car c'est sûr qu'on a besoin d'interactions*, détaille-t-il. *Sur les ordinateurs, il est difficile de faire des rencontres spontanées, les relations professeurs-étudiants peuvent aussi se dégrader. Il y a ainsi également une distance relationnelle qui se met en place. »*

Le corps enseignant s'adapte

Face à cette nouvelle réalité qui s'installe par vagues, Mme Magnan explique avoir adapté son enseignement. *« On arrive quand même à reproduire quelque chose de satisfaisant*, observe-t-elle. *Les étudiants ont l'air contents. Je fais des capsules et plus de pédagogie inversée. »* La professeure a suivi des formations qu'offrait l'Université lorsque la pandémie est survenue.

« 80 % des enseignants ont participé à ces formations, dans les premiers mois de la crise sanitaire, mentionne M. Poellhuber, qui a donné un cours à des membres du corps enseignant sur les méthodes d'enseignement en ligne à l'été 2020. *C'est un vrai point positif de l'enseignement en ligne. »*

Photo | Courtoisie Marie-Odile Magnan

Marie-Odile Magnan, professeure au Département d'administration et fondements de l'éducation.

Photo | Courtoisie Roberta De Oliveira Soares

Roberta De Oliveira Soares, doctorante en fondements de l'éducation à la Faculté des sciences de l'éducation.

* L'UdeM affiche un taux de double vaccination de 93,5 % au sein de la communauté étudiante et de 92 % au sein du corps professoral en janvier 2022.

Si vous ressentez de la détresse psychologique, divers services existent. Suicide Action Montréal offre une ligne d'écoute en tout temps au 1 866 277-3553. Les étudiants et étudiantes du Département de communication peuvent également contacter le PACUM au 514 559-2910 du lundi au mercredi de 9 heures à midi et de 13 à 16 heures. Pour les autres ressources de l'UdeM, visiter le site Internet toutlemondeadesbas.ca.

DES TECHNIQUES POUR RELATIVISER

La formatrice à l'UdeM Amélie Sabourin catégorise deux types de stress : le stress chronique et le stress épisodique.

Photos | Mathis Harpham

L'incertitude des dernières semaines liée à l'attente du retour en présentiel a pu se révéler anxiogène pour certains membres de la communauté étudiante. Pouls qui s'accélère, perte de moyens, ongles rongés, le stress peut prendre plusieurs formes. À l'UdeM, des ateliers ciblés proposent aux étudiants et étudiantes des techniques pour apprendre à mieux le gérer.

PAR ADÈLE CHARRIER

Au Québec, environ un quart de la population âgée de 15 ans et plus déclare avoir déjà éprouvé un stress intense au cours de sa vie, selon une étude sur la santé dans les collectivités canadiennes*. D'après une enquête panquébécoise sur la santé psychologique étudiante réalisée par l'Union étudiante du Québec**, 58 % des étudiantes et étudiants québécois souffriraient de détresse psychologique, dont du stress.

L'étudiant à la maîtrise en musique, option composition pour l'écran Ferdinand Chupin, qui se décrit comme détendu de nature, avoue que la situation sanitaire a provoqué chez lui une nouvelle forme d'anxiété. *« Ce n'est pas la pandémie en elle-même, mais ses conséquences directes, comme les restrictions de déplacements et les fermetures des lieux culturels, qui ont engendré chez moi des inquiétudes »,* explique-t-il. Ce Français arrivé depuis quelque temps au Québec reconnaît avoir également fait face à des obstacles stressants dès sa demande de permis d'études. Il ajoute que l'arrêt des activités culturelles a été un immense frein à son travail. *« J'évolue dans le milieu de la musique et ce sont mes ressources »,* précise-t-il.

La diététiste-nutritionniste et formatrice bien-être et communication non violente à l'UdeM Amélie Sabourin catégorise deux types de stress : le stress chronique et le stress épisodique. « *Le stress chronique est une sensation que l'on va ressentir sur le long terme*, détaille-t-elle. *Il peut s'étaler sur des mois, voire des années. Le stress épisodique, en revanche, intervient lors d'événements d'une grande intensité*. » Selon la spécialiste, ces phases d'anxiété évoluent au rythme des fluctuations de la vie.

Bien qu'elle n'ait pas remarqué d'augmentation des sollicitations, elle admet toutefois que la période exceptionnelle que traverse la population peut être source d'angoisse. *« Les gens qui viennent me voir ont toujours un besoin, je ne peux pas statuer sur le fait que la pandémie l'ait accentué,* poursuit-elle*. En revanche, la situation liée à l'arrivée des variants peut développer d'autres formes d'angoisses. »*

L'étudiante à la maîtrise en travail social Clémentine Roucloux avoue pour sa part faire face à un stress épisodique, pas nécessairement en lien avec l'actualité, mais plutôt lors de situations précises. *« Dès que je suis perdue dans la rue, ou lorsque je suis dans un ascenseur, car je suis claustrophobe, mon stress monte »,* révèle-t-elle*.* Les zones inhabituelles et le manque de repères suscitent chez elle de l'inquiétude.

L'étudiante en deuxième année au baccalauréat en neuroscience cognitive Camille Hodé ressent les mêmes angoisses. Victime de stress épisodique, elle attribue ce phénomène à l'approche des examens et à la procrastination dans le travail.

Repérer les manifestations du stress

Pour gérer son état, Mme Sabourin explique que la première étape est de repérer les signaux

de stress, ce qui permet, en quelque sorte, de savoir quel est le type de celui-ci. *« Le stress peut être cognitif et perturber la réflexion*, mentionne-t-elle. *Il devient alors compliqué de penser de manière logique. Dans notre tête, c'est une sorte de brouillard mental. Le stress physique va influer sur la respiration, le pouls ou même la digestion. Le stress de l'humeur rend plus sensible, on se sent parfois énervé à la moindre difficulté. »*

Le stress dont témoigne Clémentine Roucloux s'observe pour sa part de manière physique et cognitive. *« Mes mains deviennent moites, je sens que ma respiration s'accélère et ça m'épuise, donc je transpire davantage »*, décrit-elle. La situation peut même culminer jusqu'à des paralysies musculaires. *« Parfois, je vais ressentir des douleurs dans mes membres et je dois m'arrêter pour retrouver les capacités de mon corps »,* souligne l'étudiante.

Pour Camille Hodé, l'état de stress se manifeste par de la gourmandise. « *Mon stress va engendrer de la faim, je vais avoir tendance à grignoter*, déclare l'étudiante. *C'est difficile de s'analyser, mais je remarque que je suis stressée quand je manipule mes mains ou que je fais tourner ma bague. »*

Des solutions proposées à l'UdeM

Désireuse de contrer les effets néfastes du stress et motivée par ses parents, Camille Hodé s'est renseignée sur les services offerts par l'Université. Elle a ainsi découvert que, pour soutenir la communauté étudiante, l'UdeM a déployé plusieurs dispositifs, parmi lesquels l'accès à des consultations psychologiques orchestrées par le Centre de santé et de consultation psychologique (CSCP). En collaboration avec les Services à la vie étudiante (SVE), le CSCP offre également des ateliers sur la santé et le bien-être. Cet hiver, il en propose pas moins d'une douzaine.

Le 15 janvier dernier s'est tenu en ligne, par exemple, l'atelier *« Pratiquer des techniques pour se déstresser »*. Un petit groupe d'étudiantes et d'étudiants a ainsi eu l'occasion de tester des exercices. Animée par Mme Sabourin, la séance avait pour but de les orienter vers des méthodes de gestion du stress. La formatrice y a notamment expliqué que, lors d'un stress d'urgence, ramener son cerveau dans une zone où il peut réfléchir est primordial afin de déceler le point de départ de la réduction de ce phénomène. « *Il s'agit de calmer l'intensité du corps en faisant appel aux sens lorsque l'on fait face à une situation de panique »*, précise Mme Sabourin. Les méthodes du toucher, comme le fait de se masser le visage et les mains, ou les méthodes physiques, comme la danse, les étirements ou la position dite « cocon », peuvent être, selon elle, une façon de se relaxer.

L'UdeM a déployé plusieurs dispositifs, parmi lesquels l'accès à des consultations psychologiques.

Clémentine Roucloux a pu participer à l'atelier. *« J'avais déjà recours à la méditation et au yoga avant d'assister à la séance, mais elle m'a permis de découvrir d'autres méthodes comme celle du crayon qu'on laisse divaguer sur la feuille,* relate-t-elle à *Quartier Libre*. *On le laisse aller, sans penser, et ça détend. »* Heureuse de cette expérience qu'elle avait pourtant testée sans attentes particulières, l'étudiante ne ferme pas la porte à d'éventuels futurs ateliers.

Des méthodes pour pallier les situations stressantes

Pour se défaire de la pression intérieure, Clémentine Roucloux prend le temps de se rassurer comme si elle s'adressait à une autre personne. Elle admet cependant avoir déjà eu recours à de mauvaises habitudes pour son corps lors d'un stress intense. *« Parfois, j'ai tendance à me gratter très fort »,* avoue-t-elle. Elle est toutefois attentive aux conseils pour y remédier. Selon Mme Sabourin, ce réflexe est fréquent, mais l'important est de canaliser ces pulsions en transformant les démangeaisons en massages corporels.

La formatrice de l'atelier précise que chaque solution est propre à chacun et chacune, et affirme que les astuces qui fonctionnent pour une personne ne fonctionnent pas pour autant pour une autre. Ceux et celles qui souhaitent se déstresser doivent donc faire des tests pour trouver les méthodes qui leur correspondent. Camille Hodé avoue ne pas ressentir les effets bénéfiques des exercices de respiration, par exemple. « *Peut-être par manque de patience, ou d'expérience* », concède-t-elle. En revanche, elle préfère se réfugier dans le dessin.

En réponse au stress occasionné par la procrastination scolaire, Mme Sabourin insiste sur la nécessité de réajuster ses attentes de performance, en s'organisant avec des listes de choses à faire, pour ne pas se sentir submergé. D'après elle, une meilleure anticipation et une répartition des tâches permettent de diminuer la montagne de travail à l'origine du stress et de l'anxiété.

« *Il faut un équilibre de vie sain avec des habitudes qui font du bien* », résume Mme Sabourin.

Pour Clémentine Roucloux, cette routine passe par un bon petit déjeuner tandis que pour Camille Hodé, elle passe par le maquillage. *« Je prends le temps de choisir les couleurs que je veux mettre*, confie-t-elle. *C'est un instant qui me permet de me libérer l'esprit. »* Ferdinand Chupin, pour sa part, explique que la méditation a pu l'aider à se détendre et à prendre du recul sur ce qu'il nomme *« les galères de la COVID-19 »*.

* Étude sur la santé dans les collectivités canadiennes publiée en 2014 par Statistique Canada. Rapport produit le 10 juin 2016.

** Enquête panquébécoise sur la santé psychologique étudiante réalisée par l'Union étudiante du Québec (UEQ), en collaboration avec la firme de sondage Léger, en novembre 2019.

ATELIERS OFFERTS À L'HIVER 2022 À L'UdeM

- Apprendre à vivre avec le stress : les 14 et 24 février, ainsi que les 16 et 29 mars
- Apprendre à être moins sévère envers soi-même tout en restant dans la performance : les 15 et 23 février, ainsi que les 9, 15, 22 et 28 mars
- S'ouvrir à l'autre et s'entraider pour aller mieux : le 22 février, ainsi que les 14 et 24 mars
- Mettre en pratique la psychologie positive : le 16 février, ainsi que les 8, 21 et 31 mars
- Pratiquer la bienveillance pour aller mieux : le 17 février
- Ma relation avec la procrastination : les 21 février, ainsi que les 10 et 23 mars
- S'engager pour aller mieux : les 7, 17 et 30 mars
- Gérer mes vagues émotionnelles : le 17 mars

Les inscriptions sont gratuites et se font par le biais du calendrier des Services à la vie étudiante.

QUELQUES CONSEILS

- Trouver une position « cocon » dans laquelle on se sent à l'aise.
- Se bercer, se masser le visage ou les mains.
- Faire du sport.
- Laisser aller son corps à des mouvements aléatoires, à de la danse, à des étirements…
- Écrire sur une feuille sans guider le crayon, avec les yeux ouverts ou non.
- Développer un rythme de vie sain : bouger, manger équilibré.
- Faire des listes pour ne pas se sentir submergé.
- Pratiquer des exercices de respiration à partir de vidéos disponibles sur Internet.

Selon Amélie Sabourin

PAS D'ISOLEMENT SOCIAL POUR CES ADEPTES DE JEUX VIDÉO

Le mois dernier, les interactions sociales propres à la communauté universitaire ont de nouveau été réduites. Malgré tout, un nouveau regroupement de joueurs et joueuses de jeux vidéo de l'UdeM a permis à quelques centaines de membres de la communauté étudiante de tisser du lien social autrement, par le biais de leur passion.

PAR LUDIVINE LESI

Pendant ces temps difficiles liés aux nouvelles mesures sanitaires qui visent à réguler la propagation du variant Omicron, le groupe « UdeM Gaming » organise plusieurs activités de groupe virtuelles. Créé en août 2021 sur le logiciel de messagerie instantanée Discord, il comptabilise déjà plus de 300 membres, dont 20 personnes actives presque quotidiennement.

Pour la cocréatrice du groupe et étudiante à la majeure en criminologie, Élisabeth Roy, surnommée « KERV » sur la plateforme, aller de l'avant et créer ce groupe était une évidence. *« Je savais qu'il y avait le Discord de l'Université, qu'il y avait des clubs, mais c'était plus pour des facultés*, affirme-t-elle. *J'ai essayé de trouver un groupe plus pour moi, pour rencontrer des gens avec qui jouer aux jeux vidéo, et il n'y en avait pas.* [Avec le groupe Discord]*, mon intérêt s'est jumelé à l'intérêt de tous les étudiants qui, comme moi, auraient voulu trouver un groupe comme ça. »*

C'est grâce à un message rédigé sur Facebook sur la page « UdeM + 1 » qu'Élisabeth Roy est entrée en contact avec l'étudiant à la maîtrise en activité physique Maxime Bergevin, afin de faire naître ce premier groupe pour adeptes de jeux vidéo de l'Université. *« Dans mon* post *sur le groupe Facebook de l'Université "UdeM +1", j'avais écrit le message* "Any Gamers in the chat ?"*, car c'est très rapide à comprendre pour les* gamers *»,* explique l'étudiante.

Des événements récurrents en ligne

L'objectif annoncé de ce regroupement sur Discord est de créer une communauté dont le point commun est les jeux vidéo, peu importe la plateforme, selon Maxime Bergevin dit « Maxou ». Plusieurs activités en ligne, comme jouer ou juste discuter, sont par exemple organisées le dimanche, mais Élisabeth Roy décrit une organisation qui baigne dans la simplicité.

Photos | Mathis Ierpham

Élisabeth Roy, étudiante à la majeure en criminologie, a mis sur pied un groupe pour les passionnés de jeux vidéo à l'UdeM.

« Il n'y a pas vraiment de planning, précise-t-elle. *C'est quand les gens veulent. »* Les membres du groupe peuvent eux-mêmes organiser des activités virtuelles, s'ils le souhaitent, sans passer par la validation des administrateurs. Grâce au système vocal que la plateforme de discussion met à leur disposition, les membres peuvent discuter entre eux tout en jouant à des activités coopératives, comme les jeux *Among Us* du concepteur Marcus Bromander ou encore *Gartic Phone* de l'éditeur Onrizon.

L'étudiant en première année au baccalauréat en physique et informatique et modérateur du groupe Juan Carlos Mérida Cortés, dit « Jay Cee », détaille les spécificités d'« UdeM Gaming » : *« Des salons pour publier des mèmes, pour regarder des animés, pour publier nos repas, etc.*, énumère-t-il. *Nous parlons de ce qui nous dérange et de ce qui nous plaît à propos de l'UdeM, et nous partageons des liens pour ceux qui ont besoin d'aide, soit pour leur santé mentale, soit pour joindre d'autres services de l'UdeM. »*

Créer du lien avant tout

Plusieurs adeptes du groupe estiment que celui-ci représente une façon de créer et d'entretenir des liens sociaux quasi perdus à cause des mesures sanitaires. Les deux créateurs remarquent aussi que les communautés comme la leur permettent aux personnes les plus intro-

Tisser des liens dans la situation actuelle est un peu plus difficile, selon Kevin Mathis, étudiant en deuxième année préparatoire de psychologie.

L'objectif annoncé de ce regroupement sur Discord est de créer une communauté dont le point commun est les jeux vidéo, peu importe la plateforme, d'après Maxime Bergevin, étudiant à la maîtrise en activité physique.

verties et isolées de tisser des liens virtuels. *« Avec la pandémie, il y a eu de gros isolements, donc ça aide à s'accrocher un peu dans ces temps difficiles »,* déclare Maxime Bergevin.

L'étudiant en deuxième année préparatoire de psychologie Kevin Mathis, adepte d'« UdeM Gaming », estime que tisser des liens au cours de la situation actuelle est un peu plus difficile. *« C'est sûr qu'il y a des activités organisées par les associations, par les facultés, mais ce n'est pas la même chose*, souligne-t-il. *Et puis, tu n'as pas cet aspect-là, d'aller chercher des liens que tu pourras garder longtemps. »*

Selon le professeur titulaire au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM Bernard Perron, les membres de la communauté étudiante se regroupent sans conteste pour ne pas être seuls. *« Le désir d'appartenir à une communauté est assez fort en jeu vidéo*, mentionne-t-il. *De surcroît, jouer est une activité qui se réalise souvent en groupe, car le jeu, vidéo ou non, ne se résume pas seulement à un acte solitaire ou au jeu en solo, mais s'adonne en équipe ou en multijoueur. »*

Ouvert à toutes et à tous

La communauté des « *gamers* de l'UdeM » n'a pas de forme d'élitisme autour des titres et des consoles, tient à préciser Élisabeth Roy. Le groupe propose ainsi une multitude de jeux et de sections différentes afin d'attirer un large spectre de joueurs et joueuses, des adeptes de jeux sur consoles à celles et ceux de jeux sur téléphones cellulaires. *« Les jeux sont extrêmement variés, on n'a pas de style particulier, on s'adapte à tous les* gamers *»,* affirme Maxime Bergevin.

« Ce n'est pas tout le monde qui voudrait rejoindre un groupe de littérature ou un club sportif en ligne, ajoute Juan Carlos Mérida Cortés. *Il y a des gens qui préfèrent rester chez eux, jouer aux jeux vidéo, regarder des films, et il n'y avait pas vraiment de groupe à l'UdeM qui offrait ça. Le fait qu'ils puissent venir discuter, regarder ou jouer avec nous, ça les inclut vraiment plus dans la vie de l'UdeM. »*

Malgré la situation sanitaire actuelle, plusieurs membres du groupe « UdeM Gaming » ont su tisser des liens d'amitié et de confiance, certes virtuels, mais importants, notamment pour Élisabeth Roy, qui n'aurait pas de mal à aller au restaurant dès que possible avec des personnes de ce groupe qu'elle n'a encore jamais rencontrées. Elle espère que ces rencontres virtuelles ainsi que ce groupe Discord restent longtemps connus de la communauté de l'UdeM. *« Même si un jour je ne suis plus à l'Université, je pense que je garderai le Discord ouvert à côté de moi ! »*, souligne l'étudiante.

LA SCIENCE DES SAULES SAUVEURS

Bottes de caoutchouc, jus de bleuet et poulet au Coca-Cola. Un parcours improbable a mené la doctorante en biologie végétale à l'Université de Montréal Eszter Sas à la découverte du potentiel médical d'arbres utilisés pour filtrer les eaux usées. Les résultats de sa recherche ont fait partie des dix plus importantes découvertes scientifiques de l'année au Québec pour le magazine *Québec Science*.

PAR RENAUD CHICOINE-MCKENZIE

Eszter Sas a arraché des arbres arrosés d'eau sale et en a extrait leurs secrets. Voilà une description très grossière de sa recherche, qui explore en réalité très rigoureusement le potentiel des saules, déjà connus pour leur capacité à filtrer les eaux usées. Une fois leur tâche de filtration accomplie, ces arbres constituent une matière, une biomasse, qu'il serait insensé de gaspiller. *« Qu'est-ce qu'on peut en faire ?* s'est demandé la doctorante. *Ce serait dommage de juste la mettre au compost… »*

« La liberté universitaire, ça veut dire que si je vois quelque chose qui m'intéresse, je peux aller l'explorer. Dans l'industrie, c'est moins vrai. On ne veut pas comprendre les choses, on veut que ça marche. »

Eszter Sas
Doctorante en biologie végétale

La phytoremédiation, ou l'utilisation des plantes pour assainir les eaux ou les sols contaminés, est une science dont le potentiel et la nécessité s'observent de plus de plus. Chaque année au pays, plus de 1 500 milliards de litres d'eaux usées sont rejetés sans avoir été suffisamment filtrés, selon Statistique Canada.

Sous la supervision des botanistes chercheurs Michel Labrecque et Frédéric Pitre, de l'Institut de recherche en biologie végétale (IRBV) du Jardin botanique de Montréal, plusieurs doctorants de l'UdeM, parmi lesquels Eszter Sas, s'attaquent à ce problème. Ils font appel à la phytotechnologie, la science des plantes, comme solution aux problèmes environnementaux, et dans ce cas-ci, des saules.

Photos | Mathis Harpham

Eszter Sas, doctorante en biologie végétale.

Le *Salix miyabeana,* une espèce qui ressemble en jeune âge davantage au bambou qu'au saule pleureur, a des racines efficaces et croît à toute vitesse. À Saint-Roch-de-l'Achigan, une petite armée de ces arbres a filtré pendant trois ans une partie des eaux usées de la municipalité laurentienne. Fait surprenant : les saules traités grandissent trois fois plus vite que les autres. Eszter Sas les a abattus, laissant intactes leurs racines, qui leur donneront une deuxième vie. En inspectant de près la biomasse ainsi récoltée, la doctorante a identifié des molécules enrichies, certaines qui ne s'y trouveraient normalement pas, puis d'autres encore complètement inconnues. Une partie d'entre elles pourraient servir à soigner des cancers, à prévenir des maladies cardiovasculaires ou à produire des anti-inflammatoires.

Cette avancée est essentielle pour une science en plein essor. Les saules font davantage que filtrer, ils recyclent les polluants du sol et en créent de nouvelles richesses. Ce potentiel remarquable les rend soudain beaucoup plus attrayants sur le plan économique.

Un parcours improbable

Avant de commencer son doctorat, Eszter Sas a fait une maîtrise à Polytechnique, au cours de laquelle elle étudiait la pulvérisation du jus de bleuet. *« Ce n'est pas si facile ! »* assure-t-elle. En effet, le sucre du jus tend à devenir sirupeux au séchage. *« Ce que j'aime, c'est de trouver de nouvelles façons de faire,* poursuit-elle. *Avec les bleuets, c'était d'utiliser le CO_2 à l'état supercritique. »* Cet état de la matière entre le liquide et le gazeux combine les propriétés de rétention du premier et celles de pénétration du deuxième. Après cette aventure et deux ans en milieu de travail, Eszter Sas a ressenti de la

À l'instar du *Salix miyabeana*, ces fougères ont un fort potentiel de détoxification selon Eszter Sas.

nostalgie pour la recherche pure. *« La liberté universitaire, ça veut dire que si je vois quelque chose qui m'intéresse, je peux aller l'explorer*, poursuit-elle*. Dans l'industrie, c'est moins vrai. On ne veut pas comprendre les choses, on veut que ça marche. »*

Sans une danse *Gumboot* en 2012 lors d'une manifestation, Eszter Sas n'aurait peut-être jamais fait ses découvertes. C'est à travers cette danse traditionnelle en bottes de pluie, dont elle aime le caractère engagé, qu'elle rencontre Alice Roy-Bolduc, alors doctorante à l'IRBV. Par son entremise, Eszter Sas a connu son futur directeur de recherche, M. Labrecque, autour d'un poulet au Coca-Cola concocté par une stagiaire shanghaienne de l'Institut.

« Eszter est rentrée par une drôle de porte, raconte le botaniste, également professeur associé au Département de sciences biologiques de l'UdeM. *C'est une personne réservée, mais qui est excellente. Elle a une capacité d'autocritique très forte. »* Ces deux traits sont en quelque sorte liés : les hésitations sociales d'Eszter Sas trouvent un écho dans la circonspection soutenue à laquelle elle soumet ses expériences. *« L'honnêteté intellectuelle, c'est de ne pas projeter ce que tu cherches dans les résultats*, affirme la doctorante. *Les découvertes viennent de l'inattendu. »*

Lorsqu'Eszter Sas a commencé son doctorat en biologie végétale sous la direction de M. Labrecque, elle ne possédait pas une grande connaissance des plantes. *« Je ne savais pas ce qu'était l'anatomie d'une feuille,* avoue-t-elle en riant. *J'avais des plantes vertes chez nous, mais ce n'était pas suffisant comme apprentissage. »*

Histoire de plantes

Le terme phytotechnologie a fait son entrée dans les dictionnaires il y a seulement 25 ans environ. *« Les Romains faisaient quasiment ça ! »* s'exclame pourtant M. Labrecque. Plus qu'un simple ajout linguistique, ce mot représente un vrai tournant scientifique. *« Les gens qui travaillaient dans les phytotechnologies travaillaient tous de leur côté jusqu'à tout récemment »,* explique le professeur au Département des sciences biologiques de l'UdeM Jacques Brisson. Aujourd'hui, les sciences des toits verts, de la filtration des sols et de la lutte contre l'érosion par les plantes forment une même discipline connue sous ce terme, et l'IRBV en a fait une spécialité.

Situé dans le grand bâtiment de pierres à l'entrée du Jardin botanique de Montréal, l'Institut est le fruit d'une collaboration bientôt centenaire entre le Jardin et l'UdeM. Loin du campus de l'Université et enveloppés par la végétation, les étudiants et étudiantes comme Eszter Sas qui entrent à l'IRBV vivent en quelque sorte à l'abri de la ville. *« C'est une sorte de bulle où nous sommes entre chercheurs qui s'intéressent beaucoup aux plantes »,* déclare le doctorant Adrien Frémont, qui a beaucoup collaboré avec Eszter Sas.

Chercheurs d'avenir

« Chaque année, je forme des étudiants comme Eszter, précise M. Labrecque. *Donc, bien sûr que je me pose des questions sur le futur des phytotechnologies. »* Un optimisme certain anime également les personnes qui s'interrogent avec lui. *« La science se développe de plus en plus, je suis très optimiste*, affirme son collègue M. Brisson. *Ce qui va accélérer le développement des phytotechnologies, c'est leur adoption par des sciences connexes, je pense notamment aux ingénieurs. »*

Or, cette adoption doit composer avec les incertitudes du vivant. *« Les garanties sont moins grandes, c'est moins rapide et plus difficile de prédire la durée du traitement,* indique M. Labrecque*. Les plantes sont des êtres vulnérables. »* Cette caractéristique freine parfois leur application, selon l'ingénieure à la ville de Montréal Josée Samson. *« Si on arrive auprès du ministère de l'Environnement et qu'on lui dit qu'on veut faire de la phytoremédiation pour décontaminer un terrain, ça ne sera pas évident à faire accepter* », explique-t-elle. La recherche d'Eszter Sas, qui dévoile un potentiel économique des saules après la filtration, serait ainsi un pas dans la direction de l'acceptabilité par le domaine industriel. Quoi qu'il en soit, l'avenir des phytotechnologies et des chercheurs qui s'y intéressent dépendra ainsi logiquement des plantes.

Entretemps, les scientifiques de l'IRBV continuent d'inspecter ce que la nature recèle comme mystères. L'été dernier, Eszter Sas était chaque matin au Jardin botanique vers huit heures pour arroser des saules avec différentes solutions de sels. Elle n'a plus qu'une année de doctorat à effectuer et travaille également sur trois nouveaux articles universitaires. *« C'est ambitieux*, avoue-t-elle avec un sourire. *Pour l'après, c'est un grand point d'interrogation. Des fois, on dirait que je compte un peu sur la vie pour m'amener à un autre endroit qui me plaît, par le hasard des choses. »* En septembre dernier, elle a cueilli les saules. Aujourd'hui, dans les laboratoires de l'IRBV, bien à l'abri du vent et des tempêtes de neige de l'hiver, elle cherche à déterminer l'effet des sels sur leur composition.

DOUBLURE DE DICAPRIO : LA SCIENCE AU SERVICE DU 7e ART

En janvier dernier, *UdeMNouvelles révélait qu'un ancien étudiant de l'UdeM, Michaël Marsset, avait doublé la main de Leonardo DiCaprio dans le film *Don't Look Up : Déni cosmique* du réalisateur américain Adam McKay. *Quartier Libre* a contacté ce titulaire d'une maîtrise en astrophysique obtenue en 2013 pour en savoir plus sur cette expérience hors du commun.**

PROPOS RECUEILLIS PAR ANAÏS AMOROS

DON'T LOOK UP : DÉNI COSMIQUE
réalisé par l'Américain Adam McKay, 2021

Deux astronomes (interprétés par Leonardo DiCaprio et Jennifer Lawrence) découvrent qu'une météorite s'apprête à percuter la planète et à causer l'extinction de l'humanité. Ils essaient d'alerter la population de l'événement, mais ne sont pas pris au sérieux.

La main de Michaël Marsset apparaît dès le début du film, lorsque Leonardo DiCaprio écrit des équations sur un tableau pour calculer la trajectoire de la météorite et qu'il se rend compte de l'extinction imminente de l'humanité.

Ce film, le deuxième le plus vu dans l'histoire de Netflix, suscite beaucoup de discussions. Satirique, il met en scène le désespoir des scientifiques face à la menace et au déni des politiciens, des médias et d'une grande partie de la population. Selon plusieurs critiques, *Don't Look Up : Déni cosmique* fait écho aux sentiments d'anxiété et de découragement ressentis par certains climatologues et toutes les personnes soucieuses de la lutte contre les changements climatiques.

***Quartier Libre (Q. L.)* : Comment t'es-tu retrouvé à jouer le rôle de la doublure de Leonardo DiCaprio et qu'est-ce que cette expérience a représenté pour toi ?**

Michaël Marsset (M. M.) : J'ai été au bon endroit au bon moment ! L'équipe de tournage a contacté la direction du Département d'astrophysique du Massachusetts Institute of Technology (MIT) en disant qu'elle cherchait une doublure de main pour DiCaprio. Ce courriel a été envoyé à mon superviseur, qui me l'a fait suivre. Quand je l'ai reçu, je me suis dit : *« Haha, trop marrant ! »* J'ai ensuite vu l'historique des courriels et je me suis rendu compte que c'était sérieux. Je me suis dit que j'allais tenter le coup. C'est une occasion unique dans une vie, je n'ai pas voulu la laisser passer et je suis très content d'y avoir participé.

***Q. L.* : Ça demande de l'entraînement d'écrire des équations sur un tableau ?**

M. M. : Tout le monde pense : *« Pourquoi a-t-il besoin d'une doublure pour faire ça ? »*, alors qu'on ne poserait pas la question pour jouer d'un instrument de musique, par exemple. Pour quelqu'un qui n'a jamais écrit d'équations de sa vie, ça n'aura pas l'air naturel.

***Q. L.* : Comment t'es-tu préparé à l'audition et au tournage à Boston ? As-tu apporté un soin particulier à tes mains ou effectué des exercices de calligraphie ?**

M. M. : Je me suis peut-être coupé les ongles (rires). Pour l'audition, je ne me suis pas vraiment préparé. En revanche, au moment du tournage, j'ai été *briefé* par la consultante scientifique du film : Amy Mainzer, Main-zer, comme « main » (rires). C'est une professeure de l'Université de l'Arizona, experte en astéroïdes. C'est elle qui m'a donné les équations à écrire sur le tableau. Ce sont des équations issues d'une vraie publication scientifique, ça démontre l'attention portée aux détails pour le film. Je les ai bien étudiées et j'ai essayé de m'en rappeler. Et une fois sur le plateau de tournage, là, effectivement, j'avais une manucure chaque matin !

***Q. L.* : En combien de temps ta scène a-t-elle été tournée ?**

M. M. : Quatre jours de tournage ont été nécessaires pour ma scène. La première journée, quand je suis arrivé et que l'équipe m'a appelé sur le plateau, elle m'a juste présenté le tableau et m'a dit : *« Do science, please ! »* ou *« Do maths ! »* Elle voulait à ce moment-là que j'écrive non pas les équations de la scène prévue, mais d'autres, pour un décor. Je savais que Leonardo DiCaprio jouait le rôle d'un cosmologiste [NDLR : Un professeur astronome], donc j'ai pris mon téléphone, je suis allé sur Wikipédia et j'ai cherché « équation inflation de l'univers ». J'ai écrit ce que j'y ai lu sur le tableau. Mais l'équipe ne me faisait pas tout à fait confiance, parce qu'elle a pris des photos et les a envoyées à la consultante pour vérifier que je n'avais pas fait n'importe quoi.

La deuxième journée, elle m'a fait écrire toutes les équations sur le tableau pour la scène, j'étais filmé en gros plan sous différents angles. Le caméraman était le Suédois Linus Sandgren, qui avait travaillé sur le long-métrage *La La Land* [NDLR : Réalisé par l'Américain Damien Chazelle, sorti en 2016], c'est une pointure. Il me posait des questions sur les équations et sur les mathématiques, il avait l'air de s'y connaître un peu.

Un autre jour, j'ai travaillé avec Leonardo DiCaprio. J'écrivais le début des équations au crayon de papier sur le tableau, ça ne se voyait pas à la caméra, et lui repassait avec un feutre par-dessus. On a fait ça quatre ou cinq fois, en étant filmés sous différents angles.

Photo | Courtoisie Michaël Marsset

La main de Michaël Marsset apparaît dès le début du film, lorsque Leonardo DiCaprio écrit des équations sur un tableau pour calculer la trajectoire de la météorite et qu'il se rend compte de l'extinction imminente de l'humanité.

***Q. L.* : Qu'as-tu pensé du film et comment te positionnes-tu face au déni du réchauffement climatique et aux cris d'alerte poussés par la communauté scientifique ?**

M. M. : Je pense que c'est un film important, qui a touché un public énorme. Qui a lu le rapport du GIEC [NDLR : Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, qui regroupe actuellement 195 États] ? On en a tous entendu parler, mais on ne sait pas ce qu'il contient précisément.

Don't Look Up : Déni cosmique porte le message des climatologues au-delà du cercle des experts et des activistes. Il montre aussi les problèmes de communication entre les scientifiques, les journalistes et le public. Mon milieu scientifique n'est pas expressément touché par ce genre de difficultés, mais dans le milieu de la recherche sur le climat ou dans le milieu médical, et on l'a très bien vu pendant la pandémie, il y a des implications politiques extrêmement importantes et il peut y avoir de la récupération, de la manipulation ou de la déformation de propos.

Il peut aussi y avoir de l'incompréhension : un même mot dans le jargon scientifique et dans la vie courante n'a pas la même signification. Quand on parle d'incertitude dans la vie commune, cela veut dire qu'on n'est pas sûr de ce dont on parle, alors que dans le milieu scientifique, cette incertitude a une signification précise, on parle d'intervalle de certitude.

***Q. L.* : Penses-tu que la satire est un genre cinématographique adapté pour conscientiser sur la nécessité de prendre soin de notre planète ?**

M. M. : Oui, je le pense. J'estime que le problème est tellement urgent que nous avons besoin de multiplier les initiatives et les formats. Toute initiative est la bienvenue, et si ça fait un flop, au moins nous aurons essayé. Je pense que les générations futures ne nous en voudront pas si nous avons essayé de résoudre le problème, mais elles nous en voudront certainement si on n'essaie rien.

***Q. L.* : Tu penses qu'une meilleure collaboration entre la communauté scientifique et le cinéma pourrait aider ? Ou avec le monde médiatique en règle générale ?**

M. M. : Je le pense vraiment. Plus on élève le niveau de compréhension scientifique de la population, des journalistes, etc., mieux c'est. Nous avons à travailler des deux côtés [NDLR : Les scientifiques et les journalistes]. Nous, en tant que scientifiques, avons très peu, voire aucune formation de communication aux médias. C'est tout un art d'expliquer et de faire de la vulgarisation. Nous avons besoin de certains scientifiques qui soient capables de communiquer avec les journalistes et le public. Et de l'autre côté, je pense qu'il existe vraiment une carence scientifique du milieu journalistique. Ce serait bien qu'il y ait des formations à l'esprit critique.

Ce que j'ai apprécié dans le film, c'est qu'il mentionne plusieurs fois le processus de révision par les pairs. Je pense qu'il y a plein de gens qui ignorent ce que c'est. C'est ce qui fait qu'on va donner une crédibilité à tel article scientifique et pas à un autre. Quand on soumet un article à une revue scientifique, il est soumis à un comité composé de personnes dans le même domaine de recherche, qui ne sont pas directement tes collègues pour qu'il n'y ait pas de conflit d'intérêts. Ce comité vérifie l'article, le raisonnement, l'intérêt, la logique et les résultats de la discussion. Le processus de publication est donc extrêmement long, mais c'est le meilleur moyen d'avoir des publications de qualité.

* « La main de Leonardo DiCaprio doublée par un diplômé », Virgine Soffer, 18 janvier 2022 – UdeMNouvelles est le canal de communication de l'Université de Montréal.

PLUS DE TEMPS LIBRE : PLUS DE PASSE-TEMPS

Essayer une nouvelle recette, apprendre une langue, s'initier à l'art du collage ou réaliser un balado : toutes les occasions sont bonnes pour briser l'ennui ou prendre le temps d'exister. *Quartier Libre* est allé à la rencontre d'étudiants et d'étudiantes qui ont adopté de nouveaux passe-temps au fil des différentes vagues de la pandémie.

PAR CATHERINE PARÉ

Au Canada, 63 % de la population indique avoir adopté un nouveau passe-temps pendant la pandémie, révèle un sondage de Narrative Research et The Logit Group, datant de février 2021. Les résultats sont similaires au Québec, où un sondage de l'Institut national de santé publique du Québec (INSPQ) s'est penché à l'hiver 2021 sur les principales stratégies des adultes québécois pour garder le moral pendant la pandémie. Pour 45 % d'entre eux, ces stratégies sont les activités physiques et de bien-être comme la danse ou la méditation. Pour 19 % d'entre eux, les passe-temps relèvent de loisirs comme peindre ou bricoler. En mars 2020, le docteur Horacio Arruda, alors directeur de la santé publique du Québec, invitait d'ailleurs la population québécoise à essayer de nouvelles activités pour meubler les heures du confinement. Lui disait cuisiner des tartelettes portugaises.

Du temps pour trouver la joie

Le chroniqueur à la radio étudiante de l'Université de Montréal CISM Loïc Beauregard-Lefebvre, qui vient de commencer la rédaction d'un mémoire en recherche-création à l'UQÀM, est devenu un nouvel adepte du collage tout récemment, en janvier 2022, après avoir reçu comme cadeau de Noël un couteau de précision, de la colle, une règle et un tapis de coupe. *« Le collage, c'est découper des formes dans des livres et les recoller à notre manière*, explique-t-il. *Ça fait un bout de temps que je veux m'y mettre »*.

Cette idée lui est venue alors qu'il était étudiant libre à l'Université de Montréal, après y avoir obtenu en 2018 un baccalauréat en psychologie et sociologie. *« J'ai fait un cours de poésie conceptuelle,* détaille-t-il. *On parlait beaucoup de collage, parce que c'est un médium qui a beaucoup été utilisé dans les mouvements d'avant-garde, les dadaïstes, les futuristes… »*

Photo | Courtoisie Éléonore Escobar

Après s'être initiée aux étampes, Éléonore Escobar a décliné ses dessins en broderie sur des t-shirts.

> *« Dès qu'il a le temps, un humain a envie de créer quelque chose. Que ce soit une compagnie ou un groupe de musique, c'est la même idée : on a envie de se voir dans le monde, d'exister. »*
>
> **Loïc Beauregard-Lefebvre**
> Chroniqueur à CISM et diplômé de l'UdeM

Le chroniqueur déclare que le collage lui apporte beaucoup de joie. L'activité ralentit le temps ou l'accélère. *« Ça dépend comment tu le vois,* poursuit-il. *Ça fait quelque chose de concret à voir, à regarder. »* Le travail manuel lui permet d'écouter de la musique en même temps, un avantage intéressant selon lui. *« Le fait d'avoir du temps, c'est sûr que c'est ça, le truc,* affirme-t-il. *On peut avoir des passions seulement si on a du temps. Dès qu'il a le temps, un humain a envie de créer quelque chose. Que ce soit une compagnie ou un groupe de musique, c'est la même idée : on a envie de se voir dans le monde, d'exister. »*

Loïc Beauregard-Lefebvre a terminé sa chronique du 18 janvier dernier sur les ondes de CISM, à l'émission *Les meilleurs partys se passent dans la cuisine* où il était venu parler de sa passion pour le collage, par : *« Je vais continuer à en faire, j'adore, j'adore, c'est vraiment super ! »*

Les ateliers culturels ont le vent en poupe

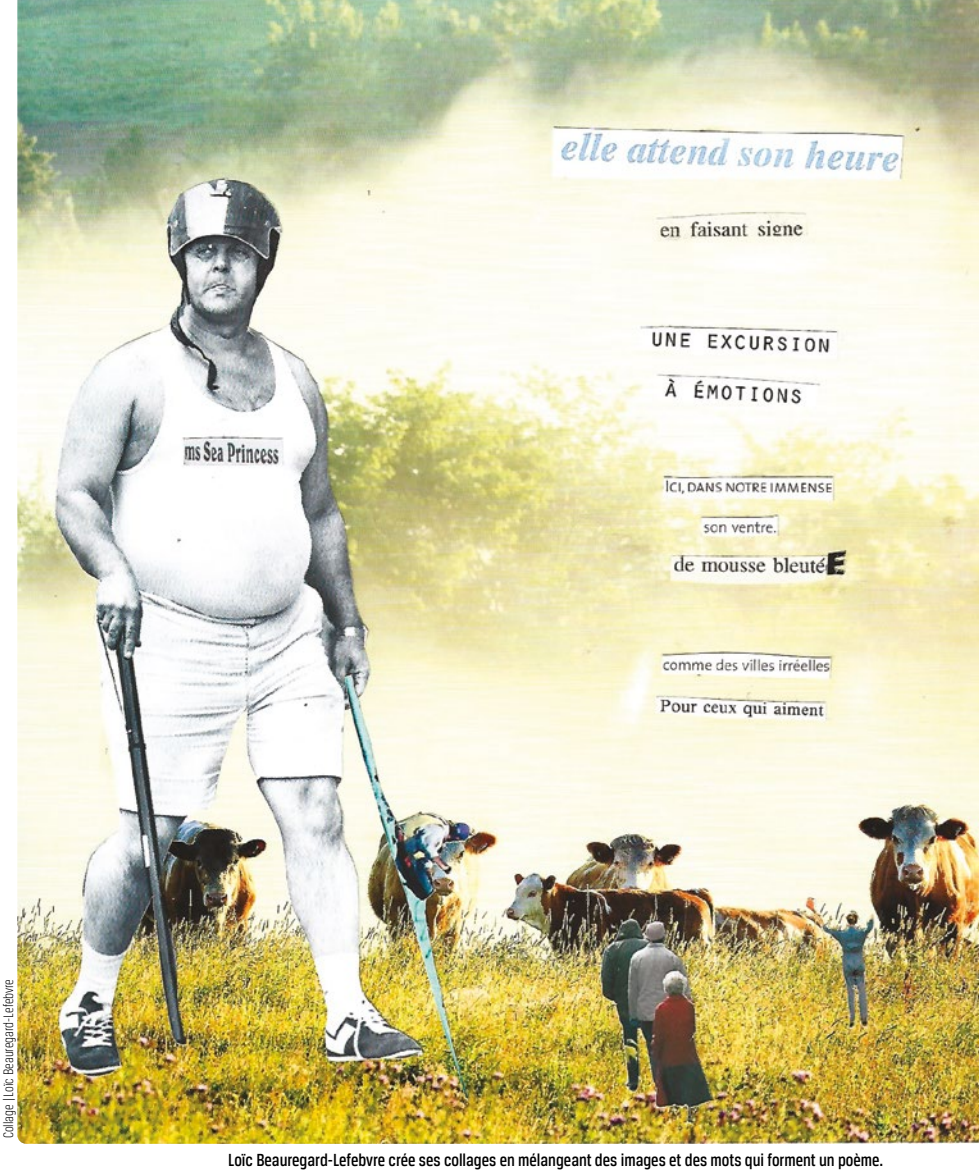
Au sein même de l'UdeM, les étudiants et étudiantes ont accès à des ateliers culturels en tout genre, dont certains se sont tenus et se tiennent toujours en ligne pour s'adapter aux différentes restrictions. *« Ce sont des nouveaux passe-temps : les ateliers de danse, de langue, de théâtre sont tous des ateliers d'initiation »*, souligne la responsable des activités culturelles des Services à la vie étudiante, Chloée Ferland-Dufresne.

> *« La pandémie nous a appris qu'on n'était pas obligé de s'accomplir uniquement avec notre travail, mais aussi avec notre savoir-faire, nos idées et nos projets personnels. »*
>
> **Éléonore Escobar**
> Titulaire d'un certificat en journalisme obtenu en 2021

Juste avant la pandémie, à l'automne 2019, l'Université offrait plus d'une centaine d'ateliers. Depuis, l'offre a diminué de plus de la moitié, selon les données fournies par les Services à la vie étudiante. *« Nous avons dû faire des choix, parce que nous voulions aussi que ce soit une expérience optimale,* précise Mme Ferland-Dufresne. *Et nous avons été surpris de l'engouement pour notre offre dans le contexte actuel, la demande est là. »*

« La pandémie nous a appris qu'on n'était pas obligé de s'accomplir uniquement avec notre travail, mais aussi avec notre savoir-faire, nos idées et nos projets personnels », remarque Éléonore Escobar, titulaire d'un certificat en journalisme obtenu en 2021. Voulant créer des choses par elle-même, elle a eu une idée de baladodiffusion et a découvert que l'UdeM donnait un atelier sur le sujet, qu'elle a suivi en mai 2021. *« Je voulais mettre en forme mon idée, faire un pilote et avoir la validation ainsi que les conseils d'un professionnel »*, détaille-t-elle.

L'élan créatif a aussi poussé Éléonore Escobar à explorer ces derniers mois de nouvelles activités pour passer le temps. *« Je cherchais à passer du temps de qualité avec mon copain et que ce ne soit pas juste regarder des films »*, poursuit-elle. Elle a alors commencé à faire des étampes avec ses dessins, puis en a fait des broderies sur des t-shirts. *« Mes amis ont beaucoup aimé, j'en ai même vendu une cinquantaine ! »*, se réjouit-elle.



Collage | Loïc Beauregard-Lefebvre

Loïc Beauregard-Lefebvre crée ses collages en mélangeant des images et des mots qui forment un poème.

Un passe-temps… qui s'installe

L'étudiante au D.E.S.S. en études féministes, des genres et des sexualités Lucile Ténèze a pour sa part décidé d'apprendre l'italien grâce à une application.

À l'hiver 2020, elle terminait une année d'échange à l'UQÀM dans l'objectif d'obtenir sa licence en cinéma et audiovisuel commencée en France, jusqu'à ce que, à la mi-mars, tous ses cours soient suspendus. *« Aucun n'a repris en formule à distance »*, regrette-t-elle. Elle s'est alors retrouvée avec seulement quelques travaux à remettre et beaucoup de temps libre.

« Je n'avais pas conscience qu'on serait encore là deux ans plus tard ! avoue-t-elle en riant. *Pour moi, c'était une période qui allait passer, il fallait juste occuper le trou que c'était pendant ce temps-là. »* La décision d'apprendre l'italien est arrivée par hasard. *« Je me disais : "C'est vrai que je m'ennuie un peu, j'aimerais bien apprendre quelque chose de nouveau. Tiens, une langue, par exemple !" »,* ajoute-t-elle.

Son colocataire lui a alors parlé de Duolingo, une application mobile gratuite d'apprentissage des langues. *« J'ai commencé sur Duolingo, et j'ai appris un peu les bases de l'italien,* explique Lucile Ténèze. *J'en ai fait pas mal pendant deux mois. »* À la même période, elle a également rempli des demandes d'admission pour la maîtrise. Comme elle devait tout de suite indiquer ses préférences pour les sessions d'échange, elle a choisi l'Italie. Elle a finalement été acceptée au master international en études cinématographiques de l'Université de Lille, en France, où elle a fait sa session d'automne 2020. À l'hiver 2021, elle s'est envolée pour Udine, en Italie, dans le cadre d'un échange.

« Tous les cours étaient en italien, c'est vraiment la pandémie qui a permis ça, donc c'est incroyable, je trouve ! s'exclame-t-elle. *Ça m'a ouvert le champ des possibles. Je me dis, "Tiens, si jamais un jour j'ai envie d'aller au Portugal, eh bien, le portugais, ça s'apprend aussi !" »*

Œuvres d'Éléonore Escobar sur Instagram : @aubergine_studio.
Œuvres de Loïc Beauregard-Lefebvre sur Instagram : @appareildoptique.

L'OPÉRA AU GOÛT DU JOUR

La professeure à la Faculté de musique de l'UdeM Ana Sokolovic est nouvellement titulaire de la première Chaire de recherche du Canada en création d'opéra, accueillie par l'Université de Montréal. C'est l'occasion pour elle de mettre sur pied une production multimédia et de réfléchir à l'avenir ainsi qu'au présent de l'art lyrique.

PAR PAUL FONTAINE

Photo | Miroslav Petrasko | flickr.com

Selon Ana Sokolovic, désenclaver l'art lyrique de son carcan traditionnel, en mettant à profit des technologies comme la réalité augmentée, permettrait de retrouver l'innovation qui a tant marqué l'opéra.

Si les airs de *La Traviata* de Giuseppe Verdi ou ceux de *La Walkyrie* (*Die Walküre*) de Richard Wagner sont encore de nos jours si familiers aux oreilles de la population, c'est qu'une sensation particulière a su traverser les époques : la sensation d'art total, une expérience complète et immersive où tous les arts se réunissent pour faire résonner une gamme d'émotions visuelles, auditives, physiques et psychologiques. Même si l'opéra ne jouit plus de la popularité qu'il a connue au XIXe siècle, il prétend encore être l'art ultime, celui qui incarne et fait vivre, au plus profond de soi, la fièvre des sentiments humains.

Répondre à la question « Qu'est-ce que l'opéra contemporain ? » est ce qu'entreprend Mme Sokolovic. Titulaire de la toute première chaire consacrée à la recherche et à la création en opéra, elle réunit autour d'elle des étudiantes et étudiants issus de différents programmes et répartis en quatre groupes, afin de réaliser de courts opéras multimédias, au goût du jour. *« Ma mission, avec cette chaire, est de voir ce qu'est l'opéra d'aujourd'hui dans le sens d'œuvre d'art total »,* résume-t-elle.

Un séminaire éclectique

Au cours de la session d'hiver, à l'occasion d'un séminaire de création, des étudiantes et étudiants de l'UdeM composeront la musique, alors que leurs émules de l'École nationale de théâtre du Canada écriront l'histoire et les chants, également appelés le livret. La chorégraphie sera quant à elle assurée par les danseurs et danseuses de l'École de danse contemporaine de Montréal, et des interprètes en chant et en musique de l'UdeM incarneront le tout. Les décors seront pour leur part réalisés par des étudiantes et étudiants de l'École de design de l'UdeM. Enfin, les aspirants cinéastes du Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM dirigeront la captation vidéo. De cette nébuleuse constituée de trois facultés de l'UdeM et de deux écoles

professionnelles naîtra une œuvre (*opera* en italien) résolument moderne.

Ces étudiantes et étudiants ne sont toutefois pas livrés à eux-mêmes. Une équipe constituée de membres du corps professoral, dont fait partie Mme Sokolovic, assurera la supervision des créateurs et créatrices selon leur discipline.

Prouesses techniques et défis créatifs

« Il y a un aspect visuel qui est tout à fait nouveau, car la scénographie sera virtuelle », souligne la professeure. En effet, les interprètes seront filmés seuls sur scène et les prouesses techniques de la réalité augmentée permettront de reconstruire les décors autour d'eux. Au-delà du défi technique évident, l'utilisation de la réalité augmentée représente également un défi conceptuel. *« Puisque c'est un autre médium, il faut réfléchir au projet autrement,* indique la doctorante en cinéma, danse et anthropologie Chélanie Beaudin-Quintin. *Tout sera capté en 360°, alors la notion de cadrage n'existe plus. Il faut donc que nous imaginions des techniques pour diriger l'attention du spectateur au bon endroit. »*

> *« Puisque c'est un autre médium, il faut réfléchir au projet autrement. Tout sera capté en 360°, alors la notion de cadrage n'existe plus.»*
>
> **Chélanie Beaudin-Quintin**
> Doctorante en cinéma, danse et anthropologie

La rapidité du processus de création s'ajoute aux défis techniques. En seulement quelques mois, un court opéra devra être réalisé de A à Z, ce qui force la mise en chantier simultanée de toutes les étapes de création. *« Les cinéastes sont, dès le départ, mis en équipe avec les librettistes* [NDLR : Auteurs et autrices du livret d'opéra] *et les compositeurs,* précise Mme Sokolovic. *Ils peuvent donc s'influencer. »* Cette approche collaborative suscite également l'intérêt de Chélanie. *« Avec les scénographes, on se* challenge *constamment. On se nourrit mutuellement. »*

Selon Mme Sokolovic, cette rencontre singulière entre les étudiantes et étudiants est un élément essentiel du séminaire. *« Il n'y a aucun métier qui mène directement à l'opéra,* souligne-t-elle. *On s'y retrouve toujours un peu par hasard. J'aimerais donc créer un programme où des gens de différents métiers peuvent étudier et se spécialiser en opéra. »* Ce séminaire donnera l'occasion à celle qui est également compositrice et a évolué dans le milieu du théâtre de parler de sa riche expérience dans le but d'inciter les personnes participantes à ouvrir leurs horizons.

Un nouveau regard

Si assister à de grands classiques tels que *La Flûte enchantée* (*Die Zauberflöte*) ou *Les Noces de Figaro* (*Le nozze di Figaro*) de Wolfgang Amadeus Mozart est coutumier, c'est parce que leur notoriété est bien établie, selon Mme Sokolovic. En effet, monter de tels spectacles est particulièrement coûteux, ce qui contraint les productions à proposer une programmation qui plait déjà au public. Cette stratégie laisse moins de visibilité à l'opéra contemporain.

La professeure explique que l'opéra a cessé de se développer au cours du siècle dernier. Or, l'art lyrique a souvent su innover sur le plan technique pour faire vivre des sensations intenses. *« À l'époque baroque, les compositeurs et les producteurs mettaient tous les moyens techniques au service de ces émotions fortes,* détaille-t-elle. *Imaginez, à l'aide d'éclairage au gaz et à la chandelle, ils pouvaient recréer l'illusion d'un lever de soleil ! »* Selon elle, désenclaver l'art lyrique de son carcan traditionnel en mettant à profit des technologies comme la réalité augmentée permettrait de retrouver l'innovation qui a tant marqué l'opéra.

> *« Il n'y a aucun métier qui mène directement à l'opéra. On s'y retrouve toujours un peu par hasard. J'aimerais donc créer un programme où des gens de différents métiers peuvent étudier et se spécialiser en opéra. »*
>
> **Ana Sokolovic**
> Professeure à la Faculté de musique

N'y a-t-il toutefois pas un risque que cette nouvelle forme d'art, issue de la rencontre entre le virtuel et le charnel, dénature le traditionnel *belcanto** ? *« C'était la question lorsque le cinéma a été inventé,* rappelle Mme Sokolovic. *On a beaucoup parlé de la mort du théâtre. Mais non seulement il n'est pas mort, il intègre aujourd'hui de plus en plus de nouvelles technologies. »* Cette double influence du théâtre contemporain et de l'opéra traditionnel invite ainsi les compositeurs et compositrices à concevoir à nouveau la notion d'art vivant.

Repenser l'art vivant

« La pandémie nous a fait nous poser plusieurs questions, souligne Mme Sokolovic. *Qu'est-ce que l'opéra d'aujourd'hui si on ne peut pas aller le voir en salle ? Peut-on le regarder depuis notre maison, avec notre téléphone cellulaire ou notre tablette ? »* Grâce à ces réflexions, c'est la nature même de l'art vivant qu'elle questionne. Sans rassemblement public, sans relation intimiste entre public et artistes, que reste-t-il de la célébration collective d'une œuvre ? *« Je crois que la réponse se situe dans la création,* estime l'étudiant à la maîtrise en composition musicale Amichai Ben Shalev. *Le rôle de la musique, c'est d'apporter cette émotion. »*

Photo | Raoul Manuel Schnell

Ana Sokolovic, professeure à la Faculté de musique et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en création d'opéra.

Même si les temps actuels imposent de nombreux défis, Mme Sokolovic constate que l'art continue de se développer et que des formes hybrides émergent. Ce qui résultera de ce projet multimédia et multidisciplinaire s'appellera-t-il toujours « opéra » ? *« Oui,* répond-elle sans détour. *Mais ce ne sera pas l'opéra d'il y a 400 ans. Ça restera le même type d'expérience, mais avec des moyens* [techniques] *appropriés à notre temps. »* En somme, ce que désiraient Mozart, Verdi et Wagner, est aussi ce que désire leur épigone : *« Faire vivre au public des émotions fortes ».*

* Technique de chant lyrique.

Chaire de recherche du Canada en création d'opéra

AXE CRÉATION | Quatre groupes multidisciplinaires d'étudiants et d'étudiantes créeront deux opéras de cinq et vingt minutes, en utilisant la réalité augmentée.

AXE RECHERCHE | Répondre à la question « Qu'est-ce que l'opéra contemporain ? » à travers la création d'opéras.

DES ŒUVRES POUR RÉFLÉCHIR SUR LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

Les questions de parité, la diversité de genre et la sexualité, la représentativité culturelle, les enjeux écologiques… Comment approfondir ses connaissances ou simplement s'initier à l'un de ces sujets ? *Quartier Libre* a concocté une sélection de références, assidûment proposées par cinq associations étudiantes de l'Université de Montréal.

PAR MAÏTÉ BELMIR

Lectures, films, documentaires et même réseaux sociaux, voici la sélection de plusieurs associations étudiantes, contactées par *Quartier Libre,* pour aiguiser son regard sur la société.

L'Alternative

Le regroupement pour la diversité de sexe et de genre de l'Université de Montréal partage trois références pour aider à mieux comprendre les questions liées à l'inclusion et à la diversité sexuelle.

L'universitaire en dernière année au baccalauréat en anthropologie Oli Paré, à la tête de l'association, propose de découvrir le compte Instagram de l'artiste et activiste Alok Vaid-Menon, @alokvmenon, qui traite des questions raciales, de la non-binarité ou encore du transféminisme à travers de courtes vidéos et des textes publiés sur sa page. Le contenu est en anglais.

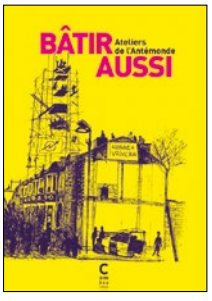
La responsable des communications et étudiante en première année au baccalauréat en psychologie à l'UdeM Claudiane C. Arbour propose quant à elle le livre *Hani and Ishu's guide to fake dating* (actuellement offert seulement en anglais) de l'autrice bangladaise Adiba Jaigirdar, paru aux éditions Page Street Publishing en 2021. *« Il s'agit d'une histoire d'amour simple, avec beaucoup de diversité culturelle et sexuelle,* mentionne l'étudiante. *C'est le genre de lecture qu'on aimerait découvrir quand on est adolescente. »*

Enfin, la secrétaire de l'association et étudiante au doctorat en sciences de la réadaptation Mélanie Le Berre conseille le livre *Stone Butch Blues*, de l'autrice américaine Leslie Feinberg. L'œuvre, parue en 1993, dépeint la complexité d'une existence transgenre, selon elle. *« Il y a un avant et un après ce livre, qui est parfois difficile à lire »,* confie-t-elle. L'ouvrage est offert gratuitement en version numérique, en anglais.

L'Association africaine de l'Université de Montréal (AAUM)

L'AAUM cherche à promouvoir et à mettre en avant la diversité et la beauté de la culture africaine. La secrétaire de l'association, Ariane Songa-Côté, propose le documentaire *La cité des autres*, écrit et réalisé par le titulaire d'un baccalauréat en études internationales de l'UdeM Justice Rutikara, sorti en 2021.

Elle explique que le film présente la réalité d'un quartier multiculturel dans la ville de Québec, où le réalisateur a vécu lorsqu'il était plus jeune : *« Il met en lumière l'enjeu de quête identitaire pour les personnes immigrantes et la dualité des valeurs »*, mentionne-t-elle. Bonne nouvelle, il est offert gratuitement sur ICI TOU.TV.



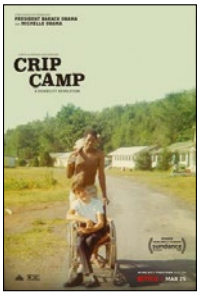
L'Écothèque

Le regroupement étudiant universitaire militant pour la justice climatique de l'UdeM invite la communauté étudiante à découvrir deux ouvrages.

L'étudiant en dernière année au baccalauréat en philosophie Thaïs Jacquemin propose *Bâtir aussi*, un recueil de nouvelles des Ateliers de l'Antémonde paru aux éditions Cambourakis en 2018. Chacune des histoires décrit un monde nouveau, après les événements du Printemps arabe. *« Chaque nouvelle est indépendante, mais se situe dans le même monde imaginé par le collectif,* explique Thaïs Jacquemin. *Celui-ci propose une alternative au monde actuel en mettant de l'avant le point de vue des groupes sociaux minorisés. »* L'ouvrage fait un lien avec la rubrique « Vision pour le futur » de l'association, dont Thaïs est chargé de projet.

Pour sa part, le cofondateur de l'association et étudiant en dernière année au baccalauréat en science politique de l'UdeM Quentin Lehmann suggère *Pour une écologie du 99 %*, coécrit par les Québécois Arnaud Theurillat-Cloutier, Frédéric Legault et Alain Savard. Selon lui, l'ouvrage, paru aux éditions Écosociété en 2021, déconstruit et analyse vingt mythes liés à l'écologie tels que la surpopulation, le capitalisme vert ou encore la dualité politique/science. *« Cela permet de s'y retrouver dans le militantisme écoresponsable »*, confie-t-il.

Le HARRP (Handicap – Accompagnements – Regroupement – Recherche et Projets)



Le HARRP est un regroupement étudiant créé pour favoriser l'accessibilité universelle à l'Université de Montréal.

La cofondatrice de l'association et ancienne étudiante du microprogramme en langue et culture anglaises Annick Roy-Grondin propose le documentaire *Crip Camp* des Américains James Lebrecht et Nicole Newnham, sorti en 2020 sur Netflix. *« Ce film nous emmène dans les années 1970, au temps où les personnes en situation de handicap étaient placées dans des institutions »*, précise-t-elle. Constitué d'images d'archives et agrémenté de nombreux témoignages, le film dépeint l'histoire de ce camp de vacances hors normes, en plein mouvement de revendication pour les droits des personnes en situation de handicap.

L'étudiante en première année au baccalauréat en microbiologie et immunologie et bénévole à l'HARRP Sarah-Claire Gaudet invite pour sa part la communauté étudiante à découvrir les bandes dessinées de l'artiste montréalaise Lily Spectrum sur Instagram. À travers ses dessins, cette dernière dépeint les aléas de sa vie d'autiste, qu'elle partage en français et en anglais sur ses réseaux sociaux. *« C'est une manière simple de découvrir les défis d'une personne autiste »*, souligne-t-elle.

Enfin, Annick Roy-Grondin et Sarah-Claire Gaudet s'accordent pour recommander la série *Spécial* du réalisateur américain Ryan O'Connell, sortie en 2019 sur Netflix. Cette série de deux saisons met en scène des personnages joués par des acteurs et actrices en situation de handicap. Les deux bénévoles du HARRP soulignent le côté « actuel » de la série. *« La série parle notamment de l'homosexualité dans un style très actuel »*, soutient Sarah-Claire Gaudet.

Société Féminismes et Philosophies de l'UdeM (Soféphum)

La Soféphum milite pour une meilleure représentativité des femmes dans le domaine de la philosophie et plus généralement dans le contexte universitaire. L'association invite la communauté étudiante à s'interroger sur les pratiques et les biais cognitifs, les rapports de pouvoir et les appareils de représentation.

La bénévole et étudiante à la maîtrise en philosophie Marie-Anne Perreault propose quant à elle le livre *On ne naît pas soumise, on le devient,* de la philosophe française Manon Garcia. Paru aux éditions Flammarion en 2018, cet ouvrage propose une réflexion sur le rôle du pouvoir et du consentement des femmes à leur propre soumission. *« Il se lit bien, même pour quelqu'un qui n'est pas très bon en philosophie »*, affirme Marie-Anne Perreault.

L'étudiante mentionne également le livre *Tout le monde peut être féministe* de bell hooks, sorti en 2020 aux éditions Divergences.

L'autrice, décédée en décembre dernier, est une personnalité marquante en philosophie et en féminisme. Elle a notamment amené le concept d'« intersectionnalité issue du féminisme noir », notion sociologique qui qualifie l'accumulation de plusieurs discriminations, ici en termes d'éthique et de genre. *« C'est une bonne initiation et une belle introduction de son œuvre »*, indique l'étudiante.

CISM 89,3

LE SAVAIS-TU ?

Tu peux recharger ta carte OPUS aux comptoirs de la FAÉCUM !

PASSE À NOS COMPTOIRS POUR EN APPRENDRE DAVANTAGE SUR NOS SERVICES

FAÉCUM
comptoirs

FAECUM.QC.CA